

LE LOTUS

सत्यात् नारित परो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

JUGES OU CALOMNIATEURS ?

PAR H. P. BLAVATSKY.

« Madame Blavatsky n'est pas le porte-voix de voyants que le public ignore, ni une simple et vulgaire aventurière ; mais elle a conquis sa place dans l'histoire comme l'un des plus accomplis et des plus intéressants imposteurs dont le nom mérite de passer à la postérité. » (Society for Psychical Research. Proceedings vol. III, p. 207.)

M. Hodgson, l'auteur de ce remarquable verdict (1) aurait dû, pour se montrer aussi prophétique que sagace, ajouter ces mots : « Oui, son nom passera dans l'histoire. Il figurera, au vingtième siècle, entre les noms du comte de Saint Germain et de Cagliostro, dans les encyclopédies futures : article « Les Imposteurs célèbres ».

Eh bien ! je ne m'y oppose pas. Je m'y trouverai en fort bonne compagnie. En effet, une vieille femme qui a eu assez d'esprit pour berner depuis son enfance tous ceux qui l'approchaient, qui pendant ces quatorze dernières années, a su tromper — mettons hypnotiser — des centaines d'hommes intelligents et des douzaines de personnages de la meilleure société, comprenant des esprits supérieurs fort connus comme hommes de science, une telle

(1) Voir le *Monde occulte* (préface : p. vi, etc., et postface, 349, etc.). Pour tous les passages obscurs de cet article, nous renvoyons le lecteur ignorant de ces événements contemporains au *Monde occulte* publié par l'éditeur de cette Revue. (F. K. G.)

femme mérite, certes, de passer dans l'histoire, et ses victimes avec elle, hâtons-nous d'ajouter.

Le verdict a fait le tour du monde. Il a été accueilli avec avidité par tous les journaux bavards et cancaniers, et a reçu l'hospitalité la plus bienveillante sur les pages des revues dites scientifiques et philosophiques (1), il a fourni de belles phrases à des brochures plus ou moins littéraires et a été acclamé et commenté par l'armée grouillante des reporters à tant de sous la ligne. Mais pourquoi a-t-on choisi cette phrase du décret Hodgson ? C'est tout simple. Ce décret venait d'une Société scientifique, de cette *Société des Recherches Psychiques* qui prétend séparer le bon grain de la paille, reconnaître le vrai du faux et établir ainsi le règne de la paix et de la fraternité entre les matérialistes et les spirites anglais. Son fondateur et chef, d'ailleurs, M. Myers n'a-t-il pas appartenu pendant trois ans à la Société Théosophique ? Tout le monde ne sait-il pas, à Londres, qu'il a été un des premiers « bernés », puisque bernés l'on veut, de la *London Lodge of the Theosophical Society*, et qu'il fut un temps où il croyait parfaitement à tous ces phénomènes ? Ces derniers sont appelés « niaiseries » maintenant, dans la *Revue scientifique*, dont le directeur est un autre ex-théosophe, qui s'est retiré à temps, comme à l'Opéra comique, pour sauver le buste de la Science (2). Ergo : la sentence vient de haut ; M^{me} Blavatsky est condamnée par contumace.

Tout ceci, je l'écris, ne cédant qu'à contre-cœur aux instances de

(1) Voir les articles pédantesquement ridicules de la *Revue scientifique* (16 avril, 1887 ; page 503), de la *Revue philosophique* (avril 1887 ; p. 402), de la *Revue de l'Hypnotisme* (février 1887, p. 251), etc. (F. K. G.).

(2) N'ayant jamais eu l'honneur de connaître M. Charles Richet, ce n'est pas moi toujours qui l'ai berné en le faisant entrer dans la Société, mais bien deux ex-théosophistes ardents, une parisienne et un russe. Ce dernier, ayant juré à tout le Paris théosophique qu'un des Adeptes (*Mahatmas*) lui était apparu en corps astral, dans sa chambre, avait causé avec lui près d'une heure, assis sur une chaise en face de lui, et qu'il lui était réapparu encore une fois, dix minutes après l'avoir quitté, afin de lui donner une preuve que ce qu'il avait vu n'était pas un rêve, il en résulte que je ne suis pas la seule à avoir inventé les Adeptes orientaux, s'ils ne sont que des fictions. Ce monsieur visait croit sortir de son mauvais pas, à l'heure qu'il est, en donnant le change. Il assure à tout le monde que c'est M^{me} Blavatsky qui l'avait hypnotisé, le forçant de la sorte à voir cette scène. S'il en est ainsi, l'illusion ayant duré près d'une heure, il serait peu logique de me refuser la possession de pouvoirs extraordinaires. Le phénomène n'en serait que plus remarquable. La *Revue scientifique* trouvant que le *Monde occulte* « pourrait être l'objet d'une curieuse étude sur l'état psychologique de son auteur et de ses héros » (N° 16 avril, p. 503), aurait dû commencer par faire cette étude sur les deux théosophistes qui ont recruté son Directeur dans les rangs de l'armée théosophique, avant que de lui permettre de s'y engager. Potins de femmes et personnalités s'accordant mal avec la *Science exacte*.

mes amis. On me supplie de répondre aux volumes de railleries de perruquier, de blagues ineptes accumulées par les journaux, aux accusations plus sérieuses des revues de science et de philosophie. La vie est trop courte, et le temps trop précieux pour qu'on le perde à contredire des propos en l'air, des suppositions basées sur des hypothèses — toutes scientifiques qu'elles soient. Je cède, mais en me réservant le droit, dans ce cas, de dire ce que je pense. Tant pis pour ceux qui entendront la vérité.

Or, je conteste à la science, quand même elle s'intitulerait « psychologique », le droit de toucher des questions dans lesquelles, matérialiste jusqu'au bout de ses ongles crochus qu'elle est, elle ne peut que voir du bleu. Pour être regardé comme un expert dans un art quelconque, il faut être soi-même artiste en cette spécialité. Or, si l'on excepte M. Myers qui fut un croyant et qui accepta d'abord les phénomènes sur foi, pour les répudier ensuite — sur foi encore, — se fiant à la sagacité de son agent, c'est-à-dire au témoignage absolument isolé d'un ignorant en mystères psychologiques, aucun des juges et jurés de la Société Psychique n'est compétent à se prononcer sur les manifestations anormales. Pas un n'est médium, ni occultiste, parmi ces bons savants de Cambridge. Aussi ont-ils déclaré Eglinton — un des médiums les plus remarquables de l'Europe — un imposteur, depuis A jusqu'à Z.

La science est aux abois. Forcée par les faits, qui ne respectent aucune perruque, de se rendre à leur évidence, elle a été mise en demeure de donner son opinion sur les phénomènes psychiques. Elle s'y soumit d'assez mauvaise grâce. Il y en a, parmi ses représentants, qui se sont adonnés avec ardeur aux recherches hypnotiques. En sont-ils plus avisés pour cela ? Ceux qui se sont convaincus de la réalité des phénomènes, ainsi que de l'impuissance de la science à les expliquer par des données purement physiologiques, se taisent, n'osant parler, car ils savent bien ce qui les attend. La liste est longue des savants connus qui, après s'être aventurés sur l'arène du spiritisme pour y briser une lance dans la défense des phénomènes, se sont vus classés par leurs confrères sous l'étiquette de *non compos mentis*. M. Wallace, le grand naturaliste de Londres, a fermé la bouche et ne dit plus rien ; M. Crookes préféra également le silence ; M. Gibier est à la veille d'être proclamé un aimable halluciné, sinon un charlatan comme le traitait un de ses confrères que je ne veux pas nommer ; et ainsi de suite.....

Un peu de logique, s'il vous plaît, Messieurs mes juges et calomniateurs. La Société Psychique de Londres pouvait-elle se prononcer en faveur de tous les phénomènes décrits dans le *Monde*

occulte et ailleurs, sans risquer de perdre son titre de « scientifique » ? Comment son adhésion à tout ce qui me fut attribué par les phénoménalistes aurait-elle été reçue par les savants qui nient d'emblée l'existence des forces intelligentes en dehors de l'homme ? C'était une question de vie ou de mort, le *to be or not to be* d'Hamlet. Une fois que les calomnies d'une méchante femme, poussée par la vengeance et aidée de toute une noire armée de missionnaires, furent publiées dans l'organe évangélique de ces derniers, la Société Psychique — ou plutôt son fondateur théosophiste — n'eut plus qu'à choisir entre les deux cornes du dilemme. De deux choses l'une : (a) ou bien il devait déclarer publiquement que les accusations de la dame Coulomb étaient des inventions, et, dans ce cas, lui et sa Société savante auraient eu à partager les quolibets lancés contre les théosophes, à être noyés dans un fleuve de ridicule, il aurait perdu sa caste enfin, comme on dit aux Indes, et pour toujours ; (b) ou naviguant avec le courant, il fallait bien, pour se tenir sur l'eau, proclamer que tous les phénomènes, les Mahatmas et leurs agents étaient une immense imposture.

Impossible de transiger ; c'était à prendre ou à laisser. La Société Psychique s'était trop avancée et trop compromise.

Sait-on seulement dans quelles circonstances eut lieu l'enquête de M. Hodgson aux Indes ? Que sait-on de cet agent devenu si célèbre pour sa « sagacité merveilleuse », sagacité à faire pâlir les exploits des mouchards les plus renommés ? Eh bien, je vais vous renseigner ; et je défie mes ennemis de me donner un démenti.

Ce jeune homme, sans expérience aucune, n'ayant pas la moindre idée des phénomènes psychiques ou autres, est envoyé aux Indes ; à lui seul, il est procureur, juge, juré et avocat, tout à la fois. Arrivé là, il devait faire une enquête, prendre note de tous les phénomènes produits depuis sept ans, comparer les témoignages des théosophistes avec ceux de leurs dénonciateurs, etc., etc. Comment s'y est-il pris ? Il n'a interviewé que nos ennemis, des missionnaires hydrophobes, des ex-membres de la Société, expulsés de nos rangs, des railleurs et des matérialistes endurcis. Les chrétiens protestants dont se compose la société anglo-indienne, à cheval sur la routine du *cant*, guindés dans un fourreau de correction et de *respectability*, le reçurent à bras ouverts. Depuis la fondation de la Société Théosophique aux Indes, ce monde anglo-indien, le monde officiel et jaloux, s'était montré notre adversaire implacable. M. Hodgson aimait à faire figure dans les salons ; il recherchait les bals et les grands diners, et il

avait à choisir entre ce monde pétillant de champagne frelaté sinon d'autre chose, et notre *monde occulte*. C'est ainsi qu'il vint un jour chez nous emprunter un costume de prince hindou d'un de nos théosophistes pour se pavaner à un bal costumé donné par le gouverneur de Madras. Une fois là, il déclara publiquement, à la grande joie du monde respectable et correct, que la Société Théosophique n'était qu'une imposture ; c'était, selon lui, une association d'imbéciles trompés et de trompeurs intelligents.

Un détail curieux sur les lettres que je suis accusée par les missionnaires d'avoir écrites, et que l'expert de Londres, après de longues hésitations (1), trouva être de mon écriture, c'est-à-dire tracées par la même main qui avait, disait-on, écrit toutes les lettres des Mahatmas : M. Hodgson les a portées sur lui pendant des semaines entières. Il vint nous voir tous les jours. Il logea chez nous pendant une semaine. Ces lettres, il ne me les a jamais fait voir, il ne m'a jamais demandé d'explication à leur sujet. Jusqu'à ce jour je n'ai jamais aperçu la couleur d'une de ces lettres « incriminantes ». Et ceci s'appelle une enquête scientifique et faite d'une manière impartiale !

Quand on veut tuer son chien, on le dit enragé, et M. Pasteur lui-même n'y pourrait rien faire. Et l'on veut que je me défende ! Devant qui, bon Dieu ? Devant ceux qui croient en M. Hodgson et qui prennent ses déplacements au sérieux, ou devant les pauvres reporters pour qui je suis une mine inépuisable de gros sous ? Les premiers m'avaient condamnée d'avance comme charlatan, avec ou sans cette fameuse enquête de si triste célébrité pour la *Société Psychique*. Ils n'ont jamais changé d'idée. Cela n'a fait que de leur fournir un semblant de droit de plus : celui de proclamer sur toutes les gouttières ce qu'ils disaient en petit comité depuis que mon nom est devant le public. Les autres, allons donc ! Il faut bien que le pauvre monde vive. Si en m'appelant « grosse grenouille » ou « farceuse » un dîner est assuré à un pauvre journaliste affamé, je ne m'y oppose nullement (2). La charité et le pardon entrent dans la liste des vertus théosophiques. D'ailleurs, est-ce qu'il y en a un seul parmi mes détracteurs parisiens si âpres à la curée, qui me connaisse ?

Quant à mes amis — les vrais amis — ils ont confiance en

(1) Je ne m'étonne pas de ces hésitations, attendu qu'un autre expert, non moins célèbre, et qui occupe à Berlin une position en vue au Tribunal, a prononcé une décision diamétralement opposée à celle de son confrère de Londres. Cet expert a, dans un document officiel, écrit et juré, déclaré que les lettres signées des initiales du Mahatma K. H. ne pourraient en aucun cas être de la main de Mme Blavatsky.

(2) Voir la *Lanterne*, journal des insulteurs : 30 novembre 1886. (F. K. G.)

moi comme par le passé. Pour chaque désertion — et il y en a bien peu — j'ai acquis dix nouveaux amis dévoués, autant de membres pour notre Société. Le seul résultat des foudres lancées contre moi par la *Société Psychique* a été de forcer l'attention publique à se partager entre les régents bulgares, M. de Bismarck, le Pape — et moi. C'est fort flatteur. D'autant plus que les tours de force *psychiques* accomplis par ces Messieurs sont bien plus remarquables que tous les phénomènes qui me sont attribués. Un autre résultat cependant est la formation, en Angleterre même, d'une nouvelle Loge théosophique intitulée : *Blavasthy Lodge*, et sa transformation prochaine en *Société Théosophique de la Grande-Bretagne* englobant en son centre la *London Lodge* et les autres branches.

Maintenant, une dernière question à vider. Toute action et à plus forte raison toute série d'actions, s'étendant sur un grand nombre d'années, commise par un individu quelconque, doit avoir nécessairement un motif plausible. Tout arbre se juge par les fruits qu'il porte. Quel a donc bien pu être le motif qui m'a poussé à fonder la Société théosophique, à révéler ce que j'avais tenu secret pendant de longues années, à me jeter, enfin, corps et âme dans la gueule du monstre qui a nom *Opinion publique*, qui m'attendait à mon entrée dans l'arène ? La nécessité de trouver un motif cadrant avec ses conclusions était si bien reconnue par la Société psychique que ce fut la tâche la plus ardente et la plus ardue de cette dernière. On ne put en découvrir aucun ; mais les faits suivants furent reconnus par M. Hodgson :

1° Je n'avais jamais accepté un sou pour les phénomènes. Toute offre de ce genre avait été constamment rejetée. Il suffisait que quelqu'un m'offrit une rémunération (1) pour qu'il perdît tout espoir de jamais obtenir de moi l'ombre d'un phénomène.

2° M. Hodgson constata, tout au contraire, que depuis sa fondation, je donnais tout mon argent à notre Société avec mes services incessants et gratuits.

3° Des bijoux de prix furent reçus par bon nombre de personnes, même quelquefois par celles qui n'étaient pas de nos membres, tandis que maintes fois des théosophistes pauvres, ou dans un besoin urgent, recevaient des sommes assez fortes (dans un cas

(1) Bien des rajahs que l'on pourrait nommer m'offrirent des milliers de roupies en vain. En Amérique, un millionnaire me fit offrir 10,000 dollars si je parvenais à lui faire constater un phénomène des plus simples — que je n'avais jamais refusé de produire à aucun de nos membres — le tintement mélodieux d'une ou plusieurs notes, en l'air. Il fut repoussé, et je n'en voulus plus entendre parler. Ceci est de l'histoire, s'il vous plaît.

500 roupies : 1250 fr.), dans des lettres venant des Mahatmas : lettres que je suis accusée d'avoir écrites !

4° Plus un théosophe était pauvre, plus sa position sociale était humble, et plus il avait de chances d'être témoin des plus grands phénomènes.

Je dirai en passant que *des vrais phénomènes sérieux* (1) personne n'a jamais soufflé mot publiquement : ils furent toujours tenus *secrets et sacrés*. Ce n'est que la catégorie de manifestations psychiques et autres sans aucune importance et produites pour l'amusement des amis — théosophistes comme non-théosophistes — qui furent trainées au grand jour par l'indiscrétion de certains membres enthousiastes. Je m'y suis toujours opposée ; mais le courant a été plus fort que moi : il m'a renversée, et c'est sur le cadavre de ma réputation et de mon honneur que certains faits ont été portés à la connaissance du public.

Quel pouvait donc être ce mobile insaisissable, mystérieux, auquel je suis accusée d'avoir obéi pendant ces quatorze dernières années, d'avoir sacrifié tout mon avoir, tout l'argent que je gagnais ailleurs avec mes travaux littéraires, toute mon énergie, ma santé — perdue pour toujours, — presque ma vie enfin ? Était-ce l'ambition, le désir de me voir célèbre ? Impossible, car je m'y serais mieux prise dans ce cas. Je serais restée l'amie et l'alliée des spirites et des spiritualistes, mes plus implacables ennemis aujourd'hui. J'aurais montré un respect au moins apparent pour les missionnaires et le clergé, au lieu de les dénoncer ; j'aurais brûlé de l'encens au nez des dieux de l'opinion publique et fréquenté le monde. J'y serais restée un mouton de Panurge,

(1) La *Revue Scientifique* dit : « ... On se demande pourquoi des êtres humains, doués d'une puissance aussi grande, s'amuse aux niaiseries que l'on nous rapporte ». Le bibliographe le saurait s'il s'était donné la peine de lire le livre. Un peu plus loin : « ... Les objets sur lesquels M. Blavatsky exerce sa puissance et celle des mystérieux adeptes... sont vraiment trop mesquins ». La *Revue philosophique* a de semblables réflexions. Il nous serait facile de faire à notre tour d'aimables plaisanteries sur l'importance que ces messieurs qui se sont adjugé le monopole de la science, attribuent à leurs pauvres expériences, ridicules quand elles ne sont pas dangereuses. On pourrait montrer Nana hypnotisée, offrant les symptômes d'une grossesse suggérée, au grand amusement de nos badauds, ou allant embrasser, à très courte échéance, tel grave professeur qui sert de risée, sans s'en apercevoir, à toute une bande de gamines, pour démontrer la névrose de la psychose de l'hypnose ; on pourrait représenter M. X... trempant dignement son doigt dans de l'urine mieux dosée que son cerveau, et le suçant pour constater si la saveur est acide, acerbe, styptique, ambrosiaque ou asparago-nauséuse ; ou bien encore évoquer l'image de ce savant allemand, qui, récemment, couché dans une baignoire s'occupait noblement à souffler sur son pubis émergent de l'eau pour faire des études comparatives sur les sensations tactiles de chaud et de froid. Mais nous voulons être indulgents. (F. K. G.)

au lieu de montrer mon indifférence — j'allais dire mon mépris — à ce monde frivole, sans cœur, sans tête, sans entrailles pour la misère d'autrui et surtout pour ceux qui lui tournent le dos. Je ne fis jamais rien de tout cela.

Il devait être bien fort cependant ce motif, qui, m'ayant poussée d'abord à inventer des Adeptes et une Fraternité puissante dans les Himalayas, me contraignit ensuite à forger des lettres au nom de plusieurs d'entre eux. La tâche n'était pas facile. Les écritures de ces lettres sont aussi différentes qu'en sont les styles. Elles étaient rédigées en anglais, en français, comme en russe quelquefois : trois langues que je connais. Mais elles étaient écrites aussi, souvent, en sanscrit, en marathi, en basha, en tous les dialectes de l'Hindoustan, dont je ne sais pas le premier mot. A côté des quelques lettres dont des fragments ont été publiés de temps en temps, il existe des volumes entiers d'autres lettres dont fort peu de personnes ont eu connaissance : des lettres privées, pleines de philosophie, que quelques théosophistes conservent comme des reliques. C'est à la rédaction de ces lettres que je suis accusée d'avoir consacré mon temps et ma vie. Pourquoi ? Eh bien, le sagace M. Hodgson l'a trouvé ! Selon lui, c'est par pur patriotisme et comme espionne pour le compte du gouvernement russe que j'ai inventé tout cela. L'accusation laisse beaucoup à désirer, car elle n'explique rien. De quoi les Adeptes hindous et bouddhistes vivant dans les Himalayas pourraient-ils jamais faire bénéficier mon pays ? Comment un coup de clochette dans la botte d'un Anglo-Indien ou une cigarette passant d'une poche dans un piano pourraient-ils devenir utiles à une armée russe en train de faire une trouée dans l'Afghan ? Autant de mystères qui ne font qu'embrouiller le chaos des *explications scientifiques* de la Société psychique. Ce ne fut qu'un immense éclat de rire, à la lecture de cette sottise accusation, depuis le cap Comorin jusqu'aux sommets de Simla. Pas un Anglo-Indien qui ne sache que c'est une absurdité. Les Anglais, aux Indes, peuvent dire *mea culpa*, pour bien des alarmes créées par leur peur chronique des Russes, mais jamais ils n'ont été assez bêtes pour croire à un motif semblable. Ils savent trop bien le contraire. Pendant les trois premières années que je passai aux Indes, le vice-roi lui-même n'eut pas une aussi belle escorte d'agents de police déguisés que celle qui me gardait nuit et jour. Je fus suivie et surveillée partout où j'allais. Enfin, de guerre lasse, on me laissa tranquille. Convaincus qu'il n'y avait rien à surprendre, ils en furent pour leurs frais. C'est Sir Frank Souter, ministre de la police à Bombay, et Sir Alfred Lyall, à Simla, qui me l'ont confessé personnellement.

Cherchez donc ailleurs, messieurs les journalistes. Cherchez toujours, et tâchez surtout de trouver un motif logique, raisonnable. En attendant, si vous tenez absolument à m'accuser, tâchez de ne pas oublier que vous êtes Français, et essayez d'être au moins un peu plus polis, s'il vous est impossible de faire preuve d'impartialité et de bon sens. Une fois que vous acceptez le portrait tracé de la main d'un ignare en matières occultes, et que vous copiez en toutes lettres que M^{me} Blavatsky « n'est pas une simple et vulgaire aventurière », mais qu'elle mérite de vivre dans le souvenir de la postérité « comme l'un des plus accomplis imposteurs, etc. », n'allez donc pas gâter l'effet de cette belle phrase. Car il est tout bonnement impossible de croire qu'une personne de cette force-là ait jamais pu se rendre coupable de certaines maladresses que vous lui attribuez. C'est une position qu'on ne saurait conquérir étant sujet à toutes ces folies, ces bourdes, ces oublis incroyables dont on m'accuse. L'hypothèse tombe par son propre poids.

Donc, de deux choses l'une : ou bien je suis (a) une femme innocente et calomniée le plus lâchement du monde, pour des raisons qui sont loin d'être mystérieuses ; ou bien je suis (b) une hypnotisée chronique. Ma nourrice m'aurait suggéré qu'il y avait des Adeptes et des phénomènes... Mais qui donc l'aura suggéré à tous ceux qui croient avoir vu de leurs yeux Mahatmas et phénomènes ? Nouveau mystère ! D'un côté, « un témoin de la valeur de M. Hodgson ». (*Revue de l'hypnotisme* ; article écrit par M. Tétard, hypnotisé à son tour jusqu'à accorder au témoin une valeur que personne ne lui reconnaît à Londres) ; de l'autre, quelques centaines de témoins dont la valeur n'est, certes, pas moins grande que celle du témoin de M. Tétard. Seraient-ils tous hypnotisés par moi, par hasard ?

Dans ce cas, Messieurs les journalistes et surtout Messieurs les Directeurs de Revues hypnotiques, scientifiques et philosophiques, venez donc, pour l'amour de la science, me demander quelques leçons de suggestion et d'hypnotisme, au lieu de perdre votre temps à me calomnier. Car si tous ceux qui sont restés fidèles à la Société Théosophique et à moi personnellement (une bagatelle de milliers de théosophistes représentant les cent et quelques sociétés aux Indes, avec plusieurs centaines d'Européens et d'Américains) passent leur vie sous l'effet permanent de mon hypnotisme, et que cette hypnotisation leur fait prendre des vessies pour des Adeptes (1)

(1) On a été jusqu'à dire que les *corps astraux* vus par quantité de témoins étaient en baudruche gonflée. (F. K. G.)

et des lettres écrites par moi, ou même copiées dans des journaux spirites, pour des lettres de haute philosophie, — alors, convenez-en, je dois être plus forte que toutes vos grandes sommités médicales. Les docteurs Charcot, Ch. Richet e tutti quanti ne m'iraient pas à la cheville dans ce cas. Quant à la pauvre Société Psychique, à moins qu'elle ne franchise, et vite, l'étroit horizon de son « telepathic impact » dont elle nous rebat les oreilles, elle finira par hypnotiser si bien son public qu'il n'y aura bientôt plus moyen de le réveiller.

Enfin, et pour terminer cette trop longue causerie, voici un extrait qui montrera que les opinions sont partagées à mon sujet, et se résument en trois, diamétralement opposées. Je le tire d'une lettre d'un Anglais, M. B..., capitaine aux Indes, théosophe et homme d'esprit.

«... Je suis désolé que vous preniez trop au sérieux le fiasco des misérables Coulomb et la besogne nauséabonde brassée par M. Hodgson à la Société F. P. R. Ce n'est qu'un sujet d'amusement pour vos amis, car il est facile de pénétrer les dessous de l'histoire. C'est justement ce à quoi il fallait s'attendre. MM. Gurnay et Myers lancèrent la Société Psychique au milieu d'une belle sonnerie de clairons qui ne fut saluée que par les éclats de rire d'un monde moqueur. Comme conclusion, ils prouvèrent que le public connaît les choses et ne s'en laisse pas imposer. L'affaire Coulomb s'éclaircit en un rien de temps. Hodgson est l'homme de Madras: *Venit, vidit, vicit*. Il avait sa réputation à faire à vos dépens; c'était une question de vie ou de mort pour lui et la Société Psychique. Ainsi va le monde; nous n'avons pas à nous en plaindre, mais plutôt à nous en réjouir. La Société Théosophique est purgée: maintenant vous voyez quels sont vos vrais amis. Il n'y a plus que les sots et les cerveaux vides qui prêtent attention aux paroles d'un Hodgson. Connaissez-vous la publication catholique *The Month*? Cette revue a fait, dans ses numéros de février et de mars, un compte-rendu du *Monde occulte* et de *Esoteric Buddhism*; elle en tire la conclusion que vous êtes une horrible sorcière. Juste ciel! Ils doivent évidemment rire d'Hodgson et de son grand rapport. Ainsi, comme vous voyez, les opinions sont partagées en trois camps: le parti Société Psychique, de l'espionne russe et du charlatan; le parti Sainte-Eglise, de la magie diabolique chère à des Mousseaux et de Mirville; et enfin, nous-mêmes, qui vous avons gardé notre confiance après avoir lu le bon et le mauvais rapport. Quant à moi, je n'ai d'autre but en vue que la poursuite de la vérité (1). »

(1) Nous avons eu cette lettre entre les mains pour traduire ce passage, et

Voici tout ce que j'ai à dire sur ce concert de calomnies et de cancanes ineptes qui commence à devenir monotone. Je suis trop sérieusement occupée pour perdre mon temps à répondre à tous les loupes qui hurlent à la lune...

H.-P. BLAVATSKY.

Londres (Maycot), juin 1887.

L'INITIATION (SUITE)

VI. Ce n'est pas tout que la science rassemble des faits, établisse des lois, construise des théories ; il faut encore que ses conclusions aient une base assurée ; ce qui fait la science, ce ne sont pas ses matériaux, c'est la *certitude* qu'elle en tire. Or comment nous donne-t-elle la certitude ? C'est ce que nous n'avons pas encore examiné. Nous connaissons les mœurs de la science, la nourriture qu'elle s'approprie, la manière dont elle la rassemble ; mais nous n'avons pas étudié la façon dont elle se l'assimile, qui est comme sa physiologie ; nous ne pouvons cependant, sans cela, nous faire une idée complète ni précise de sa méthode.

C'est encore une analyse qu'on ne peut épargner à la patience du lecteur ; elle est trop souvent oubliée et trop nécessaire aussi. Il faut bien détacher pièce par pièce les faux ornements de l'idole moderne pour découvrir quelle déesse véritable ils défigurent en détournant notre légitime adoration.

..

La science des phénomènes offre dans son ensemble comme dans ses détails trois degrés d'étude qu'Ampère a fait très nettement ressortir dans son ingénieuse classification. Il nous montre qu'après ce premier coup d'œil qu'on jette sur un ensemble généralement complexe, avant de l'étudier, — phase que nous négligeons comme un simple énoncé de la question à résoudre, — on procède :

1° A l'analyse aussi détaillée que possible de toutes les parties, de tous les caractères, de toutes les variations qu'on peut découvrir ;

nous avons pu voir que le cabinet noir ne se gêne pas pour décacheter les lettres envoyées à M^{me} Blavatsky ; car sur l'ouverture se trouvait le cachet postal : *found open and officially sealed.* (F. K. G.)

2° A la classification de ces parties, à l'étude des règles qui les dominent, à l'établissement des lois ;

3° A la recherche des causes et des fins auxquelles elles se rattachent.

Ce sont les cadres où se distribuent les observations et les conclusions de la science. Ils demandent à être définis avec quelque détail.

1^{er} degré. — Le premier degré consiste dans la distinction nette de propriétés, en définitions, en divisions. Il constitue ce que l'on nomme *la réflexion* qui s'aide de l'observation la plus attentive, et qui se traduit par ce que la philosophie a nommé formation des idées ou *concepts* et propositions ou *jugements*.

2^e degré. — Dans le second degré on procède à deux sortes de travaux. C'est d'abord la comparaison des concepts et des jugements précédemment établis ; on les distribue en groupes hiérarchiques d'après les ressemblances qu'on y a trouvées. Par exemple, en astronomie, on distingue les astres fixes des astres errants, les constellations, les diverses parties de la sphère ; en physique, la chaleur, la lumière, l'électricité, l'acoustique ; en chimie, les acides, les bases et les sels, les corps organiques ou non. Ces classifications, qui se composent de définitions de plus en plus étendues, ont pour but de faciliter l'étude en aidant la mémoire, les recherches, les rapprochements ; on les a comparées au catalogue d'une bibliothèque ; c'est du moins ce qu'elles sont dans le début de la science ; plus tard, s'appuyant sur les causes pour se rapprocher de la nature, elles appartiendront au troisième degré de connaissances.

Dans celui qui nous occupe, on procède encore à un travail plus essentiel, c'est l'établissement de la *loi*. Il consiste dans l'expression non plus d'une analogie, comme pour la classification, mais des rapports qui lient les objets d'un même groupe, les circonstances d'un même phénomène.

La loi est donc l'expression des relations « constantes entre les quantités variables ». Il y en a de plusieurs ordres selon la complication des opérations intellectuelles nécessaires pour les établir. Les plus simples ne sont que l'énonciation d'une série de faits pareils rapprochés et généralisés par un acte de foi vérifiable nommé *Induction*. Une simple liste des faits observés suffit à établir ces lois. Telles sont, par exemple, celles de la pesanteur, de la conductibilité, de la réflexion, en physique ; celles des proportions définies et multiples en chimie ; celle de la subordination des caractères en histoire naturelle.

Il y en a d'autres qui ressortent de la comparaison, non de faits, mais de lois ou de propriétés précédemment établies ou de

combinaisons de faits simples. Telles sont les lois de Képler en astronomie, celles du pendule, de la chaleur spécifique, en physique; celles de Bertholet en chimie, celle de la corrélation des formes en histoire naturelle. Décomposons, par exemple, cette dernière, pour en apercevoir la complication.

Son énoncé vulgaire est que « Toutes les parties d'un animal étant solidaires, aucune ne peut varier sans entraîner des variations dans toutes les autres ».

Ce qui, sous la forme logique, se dira :

La solidarité emporte simultanéité de sensibilité à l'impression d'une même cause.

Or les parties d'un animal sont solidaires.

Donc : ...

Cette loi est une conclusion tirée de deux autres, précédemment établies ; elle se fait par syllogisme, par *déduction*.

Il y a ensuite des lois qu'on pourrait dire compliquées en largeur, en espace, au lieu de l'être en profondeur ou en temps, comme les précédentes. Elles sont tirées de la considération d'un nombre plus ou moins grand d'actions *simultanées* qu'il faut synthétiser. Telles sont les lois de la composition des mouvements, de la gravitation universelle, des interférences : celles qui servent de base à la théorie atomique ; celles de Darwin. etc. Elles s'établissent par la combinaison de la déduction et de l'induction, c'est-à-dire par synthèse.

Le lecteur peut apercevoir l'utilité de ces distinctions pour notre sujet en remarquant comme la certitude de ces produits de la science diminue à mesure qu'ils sont plus composés.

3^e degré. — Enfin le troisième degré, celui de la recherche des causes, offre une telle complication que nous ne pouvons nous dispenser de nous y arrêter plus longuement. C'est ici surtout que l'expérimentation acquiert toute son importance ; nous avons donc à nous rendre un compte un peu détaillé de ses méthodes laissées de côté jusqu'à présent.

Il y a deux voies principales pour trouver une cause du monde phénoménal :

Où l'on fait une hypothèse fondée, autant que possible, sur les classes, les déductions, les inductions et les lois qu'on a pu découvrir précédemment, puis l'on vérifie, quand on le peut, cette hypothèse au moyen de l'expérience ;

Où bien, sans hypothèse préalable, on cherche directement la cause par l'expérience qui est, alors, une sorte d'observation artificielle : on en tire, par induction, une conséquence qui est ensuite vérifiée expérimentalement comme hypothèse.

Entrons dans quelques détails sur ce second procédé et sur la vérification par expérience commune à tous les deux.

Pour chercher par l'expérience une cause qu'on ne soupçonne pas encore, deux procédés sont en usage.

Par le premier, on multiplie les cas où le phénomène se produit, et rapprochant les circonstances qui accompagnent ces différents cas, on en extrait celles qui leur sont communes : la cause est là.

Par exemple : les corps solides cristallisent : 1° Par fusion et sublimation. — 2° Par évaporation de leur dissolution : donc, plus généralement, par changement d'état. — Autre exemple : un pendule oscille par l'effet de la pesanteur ; il oscille aussi dans le voisinage d'une masse considérable ; il oscille encore par l'influence électrique : donc l'*attraction*, circonstance commune à tous ces cas, est la cause de ses mouvements.

Ce mode de recherche est nommé *méthode des concordances*.

Le second procédé consiste à éliminer, dans la production du phénomène, toutes les actions étrangères déjà connues et capables de le masquer ou de le modifier ; les causes sont les conditions qui restent ou parmi ces conditions, par exemple, on soustrait le pendule, pour l'étudier, à la résistance de l'air, aux effets dilatables de la chaleur, aux trépidations, aux frottements du couteau, aux influences électriques.

C'est la *Méthode des résidus*.

Celle de ces deux méthodes dont on a pu disposer ou leur emploi simultané, s'il est possible, fournissent une solution qui renferme deux genres d'erreurs, savoir : 1° la cause présumée peut n'être pas la seule condition concordante ou subsistante ; 2° elle est présumée d'après un nombre restreint d'expériences. On procède donc à sa confirmation expérimentale en commençant par resserrer les limites entre lesquelles est la solution, après quoi l'on fait porter l'expérience sur la cause au lieu de la faire porter sur l'effet.

Pour limiter l'erreur possible, on répète l'expérience dans tous les cas où l'on sait que la cause présumée est en action, et l'on rejette tous ceux où cependant elle ne produit pas l'effet voulu ; il en résulte des conditions nouvelles plus rigoureuses (en langage et dans le cas de calculs mathématiques, cela fournit des *équations de condition*). Par exemple, après avoir conclu de la cristallisation par sublimation et par évaporation, au changement d'état comme cause, on effectue ce changement d'une nouvelle façon ; on mélange les solutions de deux sels capables de donner, par double décomposition, un produit insoluble ; il se forme un précipité non

crystallisé; on en conclut que l'induction première était trop générale et qu'il faut lui imposer une condition nouvelle, le temps, par exemple.

Cette méthode est celle des différences.

La vérification de l'action de la cause présumée demande aussi des distinctions :

Où l'on peut disposer de cette cause ou on ne le peut pas.

Quand on le peut, c'est complètement ou incomplètement.

En est-on entièrement maître, on la fait agir pour s'assurer qu'elle produit bien l'effet voulu, qu'elle est bien cause.

Exemple : l'action de l'attraction sur le pendule vérifiée par la balance de torsion de Coulomb.

N'est-on maître qu'imparfaitement de cette cause? Ou on la supprime, pour voir si l'effet disparaît avec elle;

Exemple : l'expérience du pendule de Foucault qui prouve la rotation de la terre en supprimant son influence. — C'est une méthode particulièrement employée en physiologie où il est possible de supprimer les causes, tandis qu'il ne l'est guère de les faire agir à volonté.

Où, au moins on la modifie, et l'on recherche si l'effet subit des variations correspondantes : — Exemple, pour le pendule encore : on l'observe sur les montagnes ou à des latitudes différentes, pour l'éloigner du centre terrestre, et ses oscillations varient; donc elles sont soumises à ce centre.

Ce procédé est dit *Méthode des variations concomitantes*.

Enfin, si l'on n'est maître de la cause d'aucune manière, on la vérifie par ses conséquences. Par exemple, les vérifications de l'attraction universelle entre les astres par le calcul de leurs marches, par la mécanique céleste.

Ici, encore, on peut voir la certitude décroître à mesure que l'énumération des méthodes de vérification s'avance; après la dernière, il ne reste plus que l'hypothèse toute pure.

..

Un petit résumé synoptique ne sera pas inutile pour permettre d'embrasser aisément cet exposé des recherches scientifiques dont la complication n'est qu'apparente et où il va nous être nécessaire de nous retrouver aisément.

1^{er} Degré. — DÉFINITIONS ET DIVISIONS.

2^e Degré. — COMPARAISONS :

I. — Classification :

II. — Etablissement des lois :

1^o Par simple résumé des faits :

2^o Par raisonnement :

3^o Par les deux :

Induction.

Déduction.

Synthèse.

3^e Degré. — RECHERCHE DES CAUSES ET VÉRIFICATIONI. — *Par raisonnement et hypothèse.*II. — *Par expérience.*

- | | |
|--|----------------|
| A. — 1 ^o En rapprochant les cas de production (Méthode de concordance). | 1 ^o |
| 2 ^o En supprimant les causes modificatrices connues (Méthode des résidus). | 2 ^o |
| B. — Limite de l'erreur par élimination des cas de production (Méthode des différences). | 3 ^o |
| C. — Vérification de la cause présumée ; | |
| 1 ^o On en est maître : | |
| Complètement ; on la fait agir : | 4 ^o |
| Incomplètement : | |
| Ou on la supprime ; | 5 ^o |
| Ou on la fait varier (Méthode des variations concomitantes). | 6 ^o |
| 2 ^o On n'en est pas maître ; on vérifie ses conséquences. | 7 ^o |

* *

Examinons maintenant, et commençons chacune de ces opérations fournit la certitude, et commençons cet examen comme toute analyse, par les opérations les plus complexes, pour descendre graduellement jusqu'aux plus simples qui peuvent seules renfermer les éléments.

Il n'y a rien à ajouter à ce que disait l'article précédent sur la recherche des causes par le raisonnement et l'hypothèse ; passons donc à la recherche et à la vérification expérimentales.

La première méthode, celle de concordance, est basée sur ce syllogisme :

Quand une circonstance est toujours suivie d'un phénomène, elle est liée avec lui par le rapport de cause à effet. — Or telle circonstance a toujours été suivie du phénomène étudié. — Donc elle en est la cause.

Pour arriver à ce raisonnement, l'esprit a dû faire deux opérations préliminaires, savoir : 1^o la constatation et la comparaison des circonstances qui accompagnent le phénomène : c'est-à-dire une formation de concepts ; 2^o et cette généralisation : puisque ces circonstances rassemblées ont produit le phénomène dans un nombre de cas quelconque elles le produiront toujours : ce qui est une induction.

En résumé, cette méthode revient à une série d'abstractions et de jugements, une induction et un syllogisme (celui que les logiciens appellent catégorique).

Le lecteur qui aura bien voulu suivre cette aride analyse, la poursuivra aisément de lui-même pour les six autres méthodes ; il va donc suffire d'en rassembler brièvement les résultats.

Les mêmes genres d'abstractions et la même induction se retrouvent partout. En outre, chaque induction revient à un syllogisme particulier savoir :

La 2^e méthode, celle des résidus, à celui-ci : Les circonstances sont telles et telles. — Or parmi elles, telle et telle conviennent à tel autre phénomène. — Donc les autres sont les seules causes de celui en question. (Syllogisme disjonctif).

Pour la 3^e méthode, celle des différences, c'est celui-ci : Une circonstance qui n'est pas suivie d'un phénomène n'est pas sa cause. — Or telle et telle circonstance ne le sont pas. — Donc... (syllogisme catégorique complexe).

Pour la 4^e, celle de la vérification directe, c'est : Si telle circonstance est cause de tel phénomène, elle doit toujours en être suivie. — Or elle l'est (ou elle ne l'est pas). — Donc... (syllogisme hypothétique).

Pour la 5^e, celle de la vérification inverse : Si la cause cesse, l'effet doit cesser. — Or elle cesse (ou ne cesse pas). — Donc... (syllogisme disjonctif).

Enfin, pour la 6^e, celle des variations concomitantes : Si le phénomène varie en même temps qu'une circonstance, celle-ci est cause. — Or il varie (ou non) en même temps. — Donc... (syllogisme hypothétique complexe).

Quant à la 7^e, elle n'est que l'application aux conséquences d'une ou de plusieurs des méthodes précédentes avec lesquelles elle se confond.

Cette énumération montre clairement que la science, pour arriver à la découverte des causes au moyen de l'expérience, n'a à faire que des *abstractions* ou formation de concepts spéciaux,

Des *jugements*,

Des *inductions*,

Et des *syllogismes*.

Si nous examinons maintenant comment elle établit des lois, autrement que par des hypothèses, nous verrons facilement que c'est : soit en construisant des syllogismes sur des prémisses ou règles établies par *abstraction* de faits empruntés à une série de cas particuliers, soit en énonçant simplement de pareilles règles ; c'est-à-dire par *abstraction*, *jugement*, *induction* et *syllogisme*.

Si nous considérons ce qui se fait dans les classifications, — et seulement dans celles primordiales, artificielles, car celles naturelles sont basées sur les causes, — nous voyons qu'elles consistent en comparaisons de caractères reconnus eux-mêmes par abstraction et sur un nombre limité d'objets ; donc elles consistent encore en *abstractions*, *jugements* et *inductions*.

Enfin la définition et la division ne sont elles-mêmes que des *abstractions* exprimées par des *jugements*.

Voilà donc les éléments constitutifs de toute connaissance. Cependant nous n'avons pas encore atteint la base fondamentale, la certitude : nous ne voyons pas encore ce qui nous oblige à reconnaître la vérité du syllogisme, à admettre les assertions de l'induction ou celles des jugements. Il faut donc poursuivre notre analyse en décomposant, si nous le pouvons, le concept, le jugement, l'induction et le syllogisme.

Commençons par ce dernier, comme le plus complexe, et choisissons un exemple à disséquer ; cette loi de la corrélation des formes, par exemple, elle consiste, nous l'avons dit, dans ce syllogisme :

1° La solidarité emporte simultanéité d'effets sous l'influence d'une même cause.

2° Or tous les organes d'un animal sont solidaires ;

3° Donc l'un d'eux ne peut varier sans que tous les autres varient en même temps.

De quel droit Cuvier a-t-il fait ce raisonnement, et que faisons-nous en lui en concédant la justesse ? Nous posons une *règle générale* : la solidarité, etc. Nous affirmons que le cas particulièrement étudié, c'est-à-dire l'organe animal, est contenu dans cette règle générale. Et nous appliquons cette règle de la solidarité à ce cas particulier en mettant la règle sous la forme particulière correspondante : nous faisons cette application avec la pleine confiance que la seconde affirmation nous y autorise.

Mais de quel droit affirmons-nous la règle générale, elle-même (la majeure du syllogisme) ? De quel droit affirmons-nous la règle particulière (la mineure) ? De quel droit affirmons-nous (par la conclusion) que la majeure convient à la mineure ? Ainsi, pour suivre notre exemple, où est la certitude de l'assertion sur la solidarité ; où est la certitude de l'assertion sur les organes ; où est la certitude que la seconde assertion convient à la première ?

La première affirmation signifie que nous avons renfermé dans le mot *solidarité* la représentation du lien intime par lequel nous voyons souvent deux ou plusieurs choses différentes ne former qu'un tout matériellement inséparable, de sorte que les impressions de chaque partie s'étendent sur toutes les autres. Mais, comment avons-nous reconnu ce lien intime ? — Par l'expérience et l'observation, va répondre triomphalement quelque positiviste encore inexpérimenté dans l'art d'approfondir sa pensée. L'expérience et l'observation nous ont montré des *cas particuliers* où la solidarité était jointe à bien d'autres propriétés, rien de plus ; nous avons dû y ajouter : 1° la distinction des parties composant le tout observé ; 2° les variations éprouvées par elles sous

l'influence d'une cause quelconque ; 3° la *simultanéité* de ces variations d'aspect différent. Autant d'abstractions opérées par la *réflexion* de l'intelligence, et dont l'expérience ou l'observation n'ont été que l'*occasion*, non la cause. De ces trois abstractions, les deux premières sont simples, mais la troisième ne l'est pas ; elle résulte encore de réflexions à l'*occasion* d'une série de phénomènes contemporains dont nous l'avons abstraite ; c'est un concept abstrait qu'il a fallu opposer à celui de succession, qui est du même genre.

Enfin, en creusant encore un peu, pour atteindre les dernières racines de ces trois abstractions, nous arrivons à voir la première naître de l'idée de tout et de partie, et, par suite, de celle d'*espace* ; la seconde, de l'idée de variation, et, par suite, de celle de *substance* à modifier ; puis celle de cause modificatrice ; la troisième, enfin, de l'idée de *temps* nécessaire à celle de succession et de simultanéité.

Cette fois, nous avons touché le fond ; ces notions-là échappent à toute espèce d'analyse.

Le tout contient la partie.

Les phénomènes sont simultanés ou successifs.

Il n'y a pas d'effets sans cause.

Voilà des affirmations que nous sommes absolument incapables de contester.

La substance, le temps, l'espace, la cause ! voilà des notions que nous ne pouvons définir. Nous savons tout cela, nous le connaissons de source certaine ; mais où est cette source, comment arrive-t-elle jusqu'à nous ? C'est que nous ignorons ; il faut cependant que nous la recevions, son impulsion est invincible ; elle est ce que nous appelons l'*Évidence*.

Revenons à notre syllogisme pour en examiner le second jugement : « Toutes les parties d'un animal sont solidaires ». Comment le savons-nous encore ? Par une longue suite d'abstractions dont l'observation nous a fourni les premiers éléments, mais rien de plus. Nous avons dû reconnaître la vie qui caractérise l'animal, distinguer ses fonctions, les organes qui les exécutent, et, enfin, leurs corrélations.

Mais ces abstractions elles-mêmes, sur quoi sont-elles fondées ?

L'idée de la vie animale a pour éléments celles de génération, de commencement de croissance et de fin d'un individu, puis celles de la recherche et de l'absorption des éléments nécessaires à son entretien ; de ses mouvements aussi, avec ou sans déplacement.

A leur tour, ces abstractions, plus générales, d'individualité, de

personnalité, de volonté, de mouvement, de transformation, sont fondées sur d'autres plus étendues et moins nombreuses, savoir : celles d'accident d'une *substance*, de *force* dirigée par une volonté, d'après des lois qui hiérarchisent les substances, et, en dernière analyse :

- 1° Celle d'une *fin* poursuivie à travers les accidents ;
- 2° Celle de *cause* productrice d'effets cherchés ou subis ;
- 3° Celle de *temps* et d'*espace*, à travers lesquels ils s'accomplissent.

Alors seulement, nous atteignons encore cet élément indécomposable, cette base granitique insondable touchée déjà tout à l'heure.

Quant à notre troisième affirmation, constatant que la seconde est comprise dans la première, si nous l'analysons à son tour, nous voyons que nous l'appuyons encore sur ce principe déjà cité :

La partie est comprise dans le tout.

Pour arriver jusqu'aux éléments primordiaux de notre raisonnement, nous avons laissé passer certains produits complexes encore de la réflexion ; il faut qu'eux aussi soient décomposés si nous voulons être sûrs de notre examen ; je veux parler des idées abstraites de variations, d'accidents, de mouvements, de croissance, de force, d'individualité, etc. Comment les avons-nous construites ? Tout le monde sait, sans nouveaux détails, comment les *concepts* complexes et généraux se forment d'éléments communs à d'autres concepts simples et particuliers ; mais de quel droit déclarons-nous que tel ou tel concept simple convient ou non à un concept complexe dans lequel il entre. La psychologie légitime cette assertion par trois principes :

Celui de contradiction. Un concept ne peut avoir à la fois deux caractères en opposition. — Celui de détermination générale ; mais un des deux caractères lui convient — (et celui d'exclusion du troisième), il n'y a pas de troisième hypothèse possible.

Ici encore, nous avons atteint l'*Évidence* sinon la simplicité.

Si, après le *syllogisme*, nous étudions l'induction, nous verrons qu'elle ne peut avoir qu'une base, à savoir le principe de l'unité et de la permanence de l'Univers ; principe déjà moins invincible, mais si bien enraciné, si instinctif que, loin de le mettre en doute, malgré les variations infinies dont nous sommes témoins, nous avons peine même à l'apercevoir. C'est un *acte de foi* en la Providence (mot par lequel nous exprimons l'objet de cet instinct).

Le *jugement*, lui, n'est que la constatation d'une modalité de notre sens intime en présence de deux concepts qui se conviennent; il s'appuie sur l'idée d'être.

L'*abstraction* est de même nature, si ce n'est qu'opération active, elle rejette de divers concepts tout ce qui ne la frappe pas comme lié par *identité*.

Etre, identité; ici nous retrouvons l'*Evidence*.

Enfin, si nous examinons ces concepts simples, éléments de ceux complexes et par conséquent des abstractions et des jugements, nous reconnaissons en eux la constatation pure et simple d'une sensation externe ou interne, l'affirmation que notre conscience nous accuse l'*existence* de telle ou telle chose. Tranchons le mot: *Un acte de foi véritable* en nos sens intime ou externe.

C'est ici que s'arrête souvent le positiviste se croyant ferme sur ce sol pourtant si mobile! La philosophie, elle, que l'on veut voir si nuageuse, n'a pu se contenter d'une certitude aussi vague; elle a jeté la sensibilité comme le reste dans le creuset de son analyse, et, la décomposant, elle est arrivée à cette constatation terrible au premier abord: La sensibilité n'est qu'une modification de notre conscience. Nous nous connaissons nous-mêmes, rien de plus! Voilà ce que Kant déduisit un jour du célèbre aphorisme de Descartes, et effrayé lui-même, il ne trouva de refuge que dans son impératif catégorique, c'est-à-dire l'*Intuition morale*.

Tel est l'effet ordinaire de la vérité, nous nous sommes fait d'elle un portrait si mesquin et si faux que lorsque évoquée, elle apparaît, nous nous voilons la face! Puis le courage revient peu à peu, et avec lui la contemplation nouvelle. On aperçoit alors que le *moi* que nous connaissons seul est identique au *non moi*; autrement dit qu'il n'y a de certitude que dans l'Esprit, mais que l'Esprit remplit l'Univers; puis on arrive, avec Hegel, par une synthèse encore trop mal appréciée à déchirer à nouveau quelques pièces du terrible voile.

Mais n'anticipons pas; nous ne sommes pas encore au point convenable pour apercevoir ces harmonies; contentons-nous de constater que le concept est une manifestation irrésistible de nos sens, en tout semblable à ces notions, à ces principes trouvés tout à l'heure à la base de nos raisonnements.

Ainsi l'observateur, l'expérimentateur qui demandent au phénomène seul la formation de leurs concepts simples, matière première de tout raisonnement, de toute science, ne font rien autre chose que de répéter religieusement: « JE CROIS en la matière, en ses propriétés, en ses transformations, en son éternité, » et dans le fond, cette croyance se réduit à celle au sens intime.

De même ce que nous avons nommé l'évidence se résout en un acte de foi aux principes gravés en caractères indélébiles au fond de nous-mêmes.

Tout se résout donc en la foi à notre conscience. C'est la mesure étalon de toutes nos pensées ; nous ne pouvons les vérifier, les établir qu'en les rapportant aux unités inscrites en nous. C'est là, et là seulement qu'est la certitude. C'EST EN NOUS-MÊMES QUE NOUS LISONS DIRECTEMENT LA VÉRITÉ.

Notre analyse est enfin terminée ; nous avons atteint partout l'indécomposable, il faut maintenant reprendre la synthèse, faire fonctionner les organes de la machine que nous avons démontée (1).

Pour édifier la science ou pour l'acquérir, l'esprit doit amasser d'abord les matériaux, les concepts concrets ou abstraits, simples ou complexes, que la mémoire se charge d'emmagasiner et de représenter en temps voulu. Il doit ensuite construire en grand nombre et confier encore à la mémoire les groupements les moins compliqués de ces concepts : les jugements.

Après quoi il est en état de comparer, de classer, de généraliser, de poser des lois, d'établir des raisonnements.

Viennent enfin les combinaisons complexes de raisonnements, d'inductions et de déductions qui constituent le travail ordinaire de la pensée.

Sans doute cette série d'opérations hiérarchiques n'apparaît pas à l'ordinaire, parce qu'elle se fait rarement de suite, mais plutôt, grâce à la mémoire, à intervalles espacés et en s'entremêlant d'une foule de réflexions diverses. Elle n'en est pas moins nécessaire dans l'acquisition de chaque connaissance spéciale, soit que cette acquisition se tire par déduction, des premiers principes gravés dans l'esprit humain, soit qu'elle s'effectue par observation.

Or nous allons voir qu'il n'est aucune de ces opérations qui ne s'accomplisse à peu près exclusivement par le jeu de cet instinct intellectuel que nous avons vu surgir à chaque paragraphe de l'article précédent : *l'Intuition*.

En premier lieu, aucune d'elle ne remonte, si ce n'est très rarement, aux principes primordiaux seule base, cependant, de la certitude ; l'analyse fatigante de ce chapitre prouve assez, au contraire,

(1) Cette synthèse fait l'objet du chapitre VII, volume 1^{er} de la *Philosophie de l'Inconscient* d'Hartmann.

quels efforts d'esprit sont nécessaires pour apercevoir cette base.

Considérons chacune de ces opérations en particulier. Dans la conception abstraite, l'esprit fait-il la complète énumération de tous les caractères des concepts concrets rapprochés afin de ne conserver que ceux qui sont communs? Il suffit, pour répondre, de songer que presque toutes les abstractions usuelles se forment dans l'enfance. Et c'est parce que cette énumération ne se fait pas, qu'il y a des degrés de sagacité et de profondeur d'esprit selon la *force d'intuition*.

Est-ce que pour former un jugement l'esprit fait défiler devant le sujet qu'il veut qualifier la foule innombrable d'idées abstraites qui peuvent lui convenir? N'est-ce pas au contraire parce qu'il aperçoit immédiatement le rapport désiré qu'il y a des variétés dans la faculté judiciaire des hommes, selon *leur intuition*.

De même, dans les classifications, tant de génies qui s'y sont exercés ont-ils opéré pour cela tous les rapprochements possibles?

Ces questions portent leur réponse en elles-mêmes.

Remarquons aussi comme la mémoire représente les concepts; elle ne les donne pas tous indistinctement ni successivement, mais du premier coup; elle présente celui qui convient, accompagné au plus d'un très petit nombre d'autres analogues. Sans cela, dit Hartmann, incapable d'une suite régulière de pensées, « on renoncerait bien vite à cette fatigue excessive pour se laisser aller aux suggestions involontaires de la rêverie, aux impressions des sens, comme les animaux inférieurs ».

Dans l'induction, qui nous fournit toutes nos règles (sauf en mathématiques) c'est-à-dire toutes les majeures de nos raisonnements, il n'y a plus de certitude; il n'y a qu'une probabilité plus ou moins forte qui reste à mesurer. Or comment notre esprit détermine-t-il ce coefficient de probabilité? Dira-t-on qu'il fait un calcul précis, suivi; niera-t-on ici encore son instinct? — Et, d'ailleurs, comment donc sommes-nous amenés, même à passer ainsi du particulier au général? quel motif trouvons-nous dans chaque cas spécial qui nous oblige à l'étendre; qu'y a-t-il encore ici sinon l'*Intuition* qui nous montre notre salut, car sans l'Intuition l'homme ne saurait si la terre continuera de soutenir ses pas, si le soleil luira demain encore; s'il est rien de ce qui l'entoure sur quoi il puisse compter?

Quant à nos raisonnements, je demanderai encore qui nous montre les prémisses convenables pour les faire ou si nous les découvrons par la revue de tous ceux qui sont possibles? Notons du reste une particularité applicable à toutes les opérations mais qui ressort mieux en celle-ci à cause de sa complication, c'est l'instan-

tanéité du syllogisme ; elle se traduit dans le langage qui, si condensé qu'il soit déjà, nous semble bien long encore auprès du travail de la pensée. C'est que l'intuition aperçoit tout d'un seul instant, non dans le temps et l'espace.

Enfin, si nous arrivons même aux raisonnements complexes, aux séries de syllogismes qui nous sont ordinaires et que nos phrases sont destinées à exprimer, l'Intuition y apparaîtra tout aussi clairement, sinon plus, avec l'instantanéité qui la caractérise. Une marque propre à la bien faire ressortir est ce que l'on nomme, en mathématiques, l'*élégance* : dans cette science, type de l'enchaînement rigoureux des déductions, on n'est vraiment habile qu'à la condition d'apercevoir immédiatement et d'*intuition* au moins une grande partie de cet enchaînement ; c'est ce qui rend si difficile pour les esprits lents l'étude des meilleurs ouvrages. Le talent du joueur d'échecs est du même ordre.

Hartmann ajoute à ce propos une remarque pleine de finesse, c'est, qu'en mathématiques, alors que la question à traiter est suffisamment simple, elle est bien mieux aperçue par intuition que par raisonnement. Qui ne se souvient, de s'être révolté, dans ses débuts en géométrie, contre la tyrannie du professeur exigeant la démonstration d'une égalité, d'une similitude, d'une solution quelconque aperçue directement sans qu'on en pût rendre compte ? Tant l'intuition est naturelle, essentielle à l'esprit humain !

F. CH. BARLET (M. S. T.)

(A suivre.)

LA DOCTRINE SECRÈTE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *Lotus*.

Monsieur et Frère,

Vous m'avez écrit qu'il serait très intéressant pour les lecteurs du *Lotus* d'avoir des nouvelles de *La Doctrine Secrète* que M^{me} Blavatsky est en train d'écrire en ce moment. Comme je travaille depuis quelque temps à corriger les épreuves de cet ouvrage monumental, je m'empresse de donner satisfaction à votre désir. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il me semble que toute personne qui s'occupe tant soit peu de mysticisme y trouvera plus de révélations, et de bien plus claires, qu'elle en pourrait rencontrer en dix années d'études consciencieuses et bien dirigées.

Mais je vais vous faire connaître le plan de ces immenses travaux et vous serez en mesure d'en juger par vous-même.

La base, la pierre d'assise de ce grand édifice, érigé en mémoire de la Sagesse des anciens Maîtres de l'humanité, est constituée par une série de *Slókas*, c'est-à-dire d'énoncés de faits, nets, précis, et conçus en très peu de mots. Il va sans dire que ces *Slókas* — quoique traduits en anglais — ont l'air d'énigmes, ou du moins qu'ils réveillent plutôt qu'ils ne satisfont la curiosité du lecteur.

Ces *Slókas* sont tirés de manuscrits d'une antiquité absolument préhistorique. Ce sont, nous n'en pouvons douter, les plus anciens documents qui aient jamais été fournis à notre monde moderne ; ils ont servi de texte aux commentaires d'une série d'adeptes, qui remonte jusqu'aux jours où l'homme, dans sa primitive et pure spiritualité, recevait les premières révélations sur son origine et sa destinée. Ces textes datent donc de ce temps où — comme l'a dit Alfred de Musset :

..... l'homme sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de Dieux ;

et les commentaires mêmes, quoique *relativement* plus récents, sont encore de la plus haute antiquité.

Les *Slókas* contiennent l'histoire des différentes phases de l'évolution cosmique, terrestre et humaine. Passant rapidement sur l'évolution cosmique et terrestre, M^{me} Blavatsky reprend l'histoire occulte de l'homme au commencement de la période de son occupation actuelle de notre globe. Son livre ayant trait plus spécialement à l'histoire humaine, elle en a omis les *Slókas* et les commentaires qui se rapportent à l'évolution antérieure, sauf quelques indications générales. Prenant les commentaires dont je viens de parler, elle les explique avec une connaissance de détails scientifiques, symboliques et religieux, qui tient le lecteur dans un état d'étonnement continu.

La première partie de chaque volume se compose de l'exposé continu de la doctrine ; les objections qui pourraient y être faites du côté de la science ou de la religion ne sont que relevées en passant. Mais cette partie est suivie d'une section, ou *addendum*, spécialement destinée à la considération du côté scientifique des choses, et où se trouve la critique raisonnée des doctrines matérialistes de la science moderne. Là se voient, sous leur plein jour, les contradictions dont la science s'est rendue coupable dans presque toutes ses spéculations, même les plus accréditées ; là se heurtent, dans un pêle-mêle d'opinions contraires, les sommités de

toutes les Académies de l'Europe, et le lecteur est amené à reconnaître combien est toujours vrai le proverbe : *Quot homines tot sententiæ*.

Mais il ne faut point croire que cette section ne contienne que de la polémique ; au contraire, la partie polémique y est réduite au strict nécessaire, et M^{me} Blavatsky a profité de la variété infinie des hypothèses scientifiques pour mieux exposer le point de vue occulte. Le lecteur y trouvera des indications précieuses, des aperçus vifs et frappants, des détails intéressants.

La partie scientifique est suivie de toute une série d'appendices dont la longueur égale à peu près celle du texte.

Ces appendices contiennent l'exposé détaillé de points importants de la doctrine, qu'on n'aurait pu discuter dans le texte sans interrompre le cours régulier de l'exposition principale. C'est ici que l'on viendra puiser la lumière, dans toutes les études mystiques se rapportant aux différentes religions, à l'ésotérisme des divers peuples, à la Kabbale (le Sohar), au Christianisme, etc., etc. C'est ici que les symbologistes trouveront des indications d'une très grande valeur, qui leur permettront de suivre le développement de la pensée religieuse chez l'homme. C'est ici que les gens d'église (surtout ceux de l'église chrétienne, si seulement ils le voulaient bien) pourraient venir retrouver les clés si longtemps perdues de leurs dogmes respectifs.....

Afin de mettre vos lecteurs à même de se faire une idée plus exacte du plan général de cette œuvre, je me permettrai de donner ici un résumé très sommaire du Livre I.

Il y a sept sections dont chacune repose sur un certain nombre de *slóhas*, et où est résumée très succinctement l'évolution de notre globe dans sa phase actuelle. Nous y constatons les efforts puissants, mais infructueux de la nature à « créer » l'homme, suivant la loi physique de développement. De ces efforts il ne résulte que des monstres, des êtres presque chimériques, que l'on trouve encore représentés dans les plus anciens sanctuaires. Enfin, des forces supérieures spirituelles et intelligentes interviennent, et nous voyons apparaître l'homme, mais l'homme purement animal, sans conscience de lui-même.

Et ici, qu'il me soit permis de dire un mot sur une des conceptions fondamentales de la doctrine occulte. Cette doctrine ne nie point l'existence et l'action des forces *physiques* ; mais elle enseigne que derrière ces forces il y a d'autres puissances — *intelligentes* et hyperphysiques, — dont les forces ordinaires ne sont que les effets éloignés. *Ces forces sont des êtres*, dans toute l'acception du mot, quoique ces êtres soient organisés d'une autre ma-

nière que nous. Ce sont donc ces *intelligences* qui ont *créé* les lois physiques comme nous les connaissons.

Il y a une hiérarchie infinie de ces Intelligences, et au moment de l'apparition de l'homme, il faut qu'une influence supérieure, qui n'a pas encore pris part à l'évolution terrestre, y mette la main pour couronner la formation des types physiques.

Mais, nous l'avons dit, l'homme, au commencement, est encore un être inconscient. Pour qu'il devint ce qu'il est, il a fallu l'intervention d'un ordre d'Êtres, d'Intelligences supérieures encore. C'est ce fait qui constitue un des grands mystères de la Science Occulte, et je n'en parlerai pas davantage pour le moment.

Je n'anticiperai pas sur une des parties les plus intéressantes de ce volume qui se termine précisément avec la *création* de l'homme intelligent et ayant la *pleine* conscience de lui-même.

Les volumes suivants continuent l'histoire humaine et donnent des détails, jusqu'ici parfaitement inconnus des archéologues, sur les civilisations disparues, et surtout sur celle de cet immense continent dont la dernière île fut submergée, selon Platon, vers l'an 9000 avant l'ère chrétienne.

Les trois premiers volumes sont prêts.

J'espère, Monsieur, que vos lecteurs ne me sauront pas trop mauvais gré d'avoir ainsi excité leur curiosité. Je suis sûr que lorsqu'ils auront lu cet ouvrage, destiné à trouver place parmi les plus remarquables productions de l'esprit humain, ils ne se demanderont plus pourquoi les *Théosophes* tiennent en si haut respect la doctrine orientale et en si grande affection son apôtre dévoué, H.-P. Blavatsky.

Recevez, Monsieur, l'expression des sentiments les plus distingués et fraternels de

BERTRAM KEIGHTLEY,
Secrétaire honoraire de la *London Lodge*
of the *Theosophical Society*.

Londres, le 1^{er} juin 1887.

LA THÉOSOPHIE

DANS LES OUVRAGES DE RICHARD WAGNER (SUITE)

Dans *Tristan et Iseult* nous avons la peinture d'un tout autre côté de l'occultisme. La morale du récit est que celui qui est appelé aux voies supérieures ne doit pas s'en laisser détourner par

une autre tâche, quelle que soit son excellence aux yeux du monde. Il faut qu'il accomplisse le devoir qui l'appelle, et si de nobles destinées s'ouvrent devant lui, il doit s'y abandonner tout entier. Comme le dit la *Bhagavad Gîtâ* :

« Finalement, il vaut mieux accomplir
 Sa propre tâche, quand même on succomberait,
 Que d'entreprendre une tâche qui n'est pas sienne, quand même elle semble bonne.
 Mourir en faisant son devoir n'est pas un mal ;
 Mais celui qui cherche d'autres voies errera toujours » (1).

Aucune autre théorie n'expliquera l'étrange renonciation de Tristan, abandonnant Iseult à son oncle, le roi Marke, et, plus tard, sa liaison avec celle-ci devenue la fiancée d'un autre. On a prétendu qu'Iseult était déjà l'épouse du roi Marke, lorsque les deux amoureux lui furent livrés dans le jardin ; mais on ne trouve pas une seule ligne dans le drame pour justifier cette assertion, et le voyage que le roi Marke entreprend, au dernier acte, pour aller unir les deux héros, n'est pas en faveur de l'hypothèse des épousailles. Wagner n'a certainement pas voulu poétiser, en ce passage, une union adultère, d'autant qu'à l'époque où il écrivit ce drame il avait l'esprit absorbé dans la conception de son *Parsifal* et de son *Bouddha*, rôles qui demandaient de sa part un état de grande pureté mentale.

J'explique l'amour de Tristan pour Iseult par celui de l'étudiant en occulte pour les secrets de l'univers ; c'est bien ce qui ressort de la grande scène d'amour du jardin, point central de tout le drame. Iseult, d'ailleurs, a pour mère une femme dont la puissance sur les forces secrètes de la nature est immense. Dès le premier monologue un peu important qu'elle nous déclame, elle s'écrie : « Où as-tu égaré, ô mère, la puissance de régner sur la mer et la tempête ? » et un peu plus loin : « Réveille-toi, puissance terrible, sort de l'abri où tu te caches. Ecoutez ma VOLONTÉ, vous, vents couards ! » Elle est la personnification de ces dons surhumains, bien que, naturellement, la forme humaine lui ait été donnée dans un but dramatique, car une pure allégorie ne saurait faire une œuvre d'art émotionnelle : elle est donc représentée comme un être possédant les mêmes aspirations mystiques que son amant. Tristan a fait son entrée dans ce monde occulte, lorsque, mourant sur la côte d'Irlande, il a été rappelé à la vie par la magie d'Iseult. Mais il s'est arraché à cette magie et s'est replongé dans la sphère

(1) Ces vers, parfaitement exacts quant au sens et à l'image, ne le sont pas quant aux mots mêmes. Ils sont tirés, croyons-nous, de l'admirable traduction en vers anglais de la *Bhagavad Gîtâ*, par Edwin Arnold, intitulée *The Song Celestial*. (F. K. G.)

des devoirs de ce monde. Ses motifs, cependant, étaient désintéressés, et ce fait peut lui valoir la puissance de commander plus tard aux mystères. Il a renoncé à la main d'Iseult et a humblement offert au vieux roi ce présent le plus beau que le monde possédât, en abandonnant son propre droit à la succession au trône. Son erreur a consisté à croire trop facilement que ces sortes d'études ne conviennent pas à la saison de la jeunesse, qu'elles sont plutôt destinées aux barbes grisonnantes. Mais Iseult a vu, dans ses yeux, ce quelque chose qui, lors de leur première rencontre, lui fit tomber des mains l'épée qu'elle tenait levée sur lui pour l'égorger, et elle sait depuis ce jour qu'il est l'homme de son époque né pour comprendre les vérités supérieures. Dans son voyage pour se rendre au pays de Cornouailles, comme fiancée choisie par le roi Marke, elle essaie encore de le gagner. Tristan fait ce remarquable aveu : « La reine du Silence me recommande le silence ; mais je saisis ce que son silence me cache ». Evidemment, au sens externe, ce que cache son silence c'est le sort du héros ; cependant la phrase même est l'expression des lois observées dans l'instruction du chéla ; elle a trait au développement de l'intuition. Tristan possède ce don à un degré très élevé ; point n'est besoin de mots pour lui dire ce que l'aura lui révèle. C'est aussi dans le silence et l'isolement de l'âme que la voix douce et calme se fait entendre. Ils boivent sans frémir la coupe de mort, mais ce puissant breuvage ne leur apporte pas la mort ; le *gardien du seuil* ne leur cause plus d'effroi, et, même en cette vie, leur sont ouvertes les portes d'un autre monde auprès duquel les occupations de la terre sont de pures illusions. Ils sont entrés désormais dans l'état où des reflets de Nirvana parviennent jusqu'à ceux qui sont enchaînés dans la prison de la chair. Au second acte, Brangaine fait allusion à l'état des individualités arrivées à cette phase de développement, lorsqu'elle dit à sa maîtresse : « Parce que tu es aveugle, crois-tu que les yeux du monde ne te distinguent pas ? » Pour ceux qui les entourent leurs actions semblent guidées par les mobiles ordinaires des mortels, mais pour eux, elles sont comme rien.

Nous arrivons à la grande scène du jardin, entre Tristan et Iseult, où, loin des regards terrestres et dans l'ombre de la nuit, se révèlent à eux les mystères de l'univers. Ils regardent la lumière du jour, — les chaînes de l'incarnation, — comme une muraille de séparation qui s'oppose à la communion de l'un avec l'autre et de tous deux avec l'Esprit de l'Univers. « Comment ! dans le resplendissement mystique de la nuit, dit Tristan, ma bien-aimée garde la lumière chez elle et la tend à mon approche pour me faire peur ! » Puis plus loin : « A la clarté illusionnante

du jour, comment Iseult serait-elle mon Iseult ? » Et en parlant du breuvage magique, il dit : « De l'image qui repose au fond de mon cœur, il a chassé les tromperies du jour, et mon œil, voyant dans la nuit, a pu contempler cette image dans sa clarté. » Et, pour citer encore : « Il se rit de la lueur vacillante du jour, celui dont la nuit a béni les regards. Pour celui qui, dans l'attente, a fixé sa vue sur la nuit de la mort, pour celui à qui elle a confié son profond secret, les mensonges du jour, gloire et honneur, puissance et richesse, malgré tout leur clinquant, sont déjà dissipés comme la subtile poussière d'un rayon de soleil.... Quand la terre s'efface devant moi, autrefois si brillante dans l'illusion du jour, alors moi-même je deviens le monde. » Ce passage est ni plus ni moins, le « *Tat tram asi* » (*tu es cela*) des bouddhistes; l'univers et l'individu sont un.

Ensuite, nous trouvons les lignes qui indiquent clairement qu'au milieu de toute l'action scénique, cet « amour » dont ils parlent doit être considéré comme représentant le *soi* supérieur — l'âme. Tristan dit : « Dussé-je, à cette heure, mourir pour elle, pour qui je mourrais avec tant de joie, comment l'amour pourrait-il mourir avec moi, l'éternel finir avec ma fin ? » Et encore : « Et si l'amour de Tristan ne peut mourir, comment Tristan mourrait-il à son amour ? » En d'autres termes : Comment sa personnalité se séparerait-elle de son âme ? Alors Iseult lui dit que la mort de Tristan ne peut être que sa mort à elle ; de même, nous dirions que l'âme ne peut être délivrée des renaissances que lorsque nous aurons rejeté jusqu'au désir de se fondre dans les principes supérieurs de ce plan de matière. Alors, leurs âmes se reposant dans la pensée de cette union sans fin, ils chantent l'incomparable duo : « Ainsi nous serions morts, pour toujours vivre, unifiés et inséparés, sans fin ; sans plus de réveil, sans plus de douleurs, unis dans l'amour et — sans nom. » Cette condition d'existence *in-nommée* que chante le poète, et cet état dans lequel la personnalité, celle que nous connaissons et qui a sa somme dans un nom distinctif porté par chaque monade incarnée, se dissoudra complètement ; car, dialoguent-ils, chacun abandonnera son nom, lui à elle et elle à lui, chacun immergera son être dans celui de l'autre.

Mais, voici que le jour prend sa revanche. A ce moment font irruption sur la scène le bon vieux roi, le conducteur d'hommes honoré de tous, incarnant en lui la sagesse mondaine à son plus haut degré, et Melot, l'astucieux *gardien du seuil*, qui, depuis l'instant où Tristan a pris le breuvage magique, le guette, « cherchant dans sa conduite ce qui lui permettra d'arriver à son but ». Le roi, comme beaucoup d'excellentes natures, plongé dans les

occupations du monde, ne peut comprendre que Tristan abandonne ce monde pour l'occultisme. « Ce dont ma volonté n'osa jamais approcher, ce qui inspira à mon désir une respectueuse terreur, tu me l'as présenté. » Tristan lui dit catégoriquement : « O mon roi, le secret, je ne puis te le dire, et ce que tu demandes, tu ne le sauras jamais » ; puis se tournant vers Iseult, il lui offre de le suivre dans le royaume de la nuit. C'est alors que Melot, le *gardien du seuil*, ne pouvant rien contre son âme, porte à Tristan le coup qui détruira avant peu son corps. Tristan est emporté en un lieu sûr par son fidèle serviteur Kurwenal, et, au dernier acte, nous avons la description de ce qui s'est passé dans l'état de *trance* où il a été plongé. Pour un moment, avant le départ final, son âme a quitté son corps. « Où je me suis éveillé, dit-il à Kurwenal, je ne suis pas resté ; mais où je suis resté, je ne puis te le dire. Je n'ai pas vu le soleil, je n'ai vu ni terre ni mortels ; j'étais où j'ai toujours été, où je m'en vais pour jamais, — dans le royaume de la nuit du monde. Là, une seule science nous reste, la divine et éternelle oubliance. » Mais la lueur de Nirvana ne dure encore qu'un instant ; le désir le ramène de force à la chair. Tant qu'Iseult reste dans le monde matériel, tant qu'il conserve le moindre attachement pour la matière, fût-ce dans sa plus haute expression, il ne peut être libéré. Cependant, ce *désir* qui l'a poursuivi toute sa vie et qui fut la cause de ses incarnations, s'apaise enfin. Tristan et Iseult s'unissent dans la mort, bien que, pour obéir aux exigences du drame, Wagner ait prolongé un peu plus la vie de cette dernière afin qu'elle puisse proclamer, en ces termes, la glorification de la doctrine du renoncement au monde : « Dans le gonflement cadencé de la mer de délices, dans la pulsation sonore des vagues de l'éther, dans le soulèvement infini de la respiration du monde, se plonger, se noyer ! — Oh, félicité suprême ! »

Iseult ne déplore pas la mort de son amant, car elle sait bien que ni l'un ni l'autre ne retourneront plus dans un monde de douleurs, et c'est par cette « mort-amour », comme Wagner l'appelle, qu'elle surprend le grand et suprême secret de l'univers. Dans les caractères de Senta, d'Elisabeth et d'Elsa nous n'avions qu'une vague esquisse de la parfaite *voyante* représentée en Iseult, et qui, la première, donne au monde entier la raison de la foi qui est en elle. En effet, Wagner a fait connaissance avec les ouvrages de Schopenhauer, et ce qui, chez lui, était auparavant l'impulsion inconsciente de son art, s'est élevé jusqu'à la pleine conscience aussitôt qu'il eût saisi que cette philosophie donnait la clef de ses propres créations. C'est avec plaisir que je me serais étendu plus au long sur le sujet de ce drame, car à lui seul il peut

fournir matière à plus qu'un article, mais j'ai encore bien davantage de travail dans les pièces qui restent.

..

Les *Maitres-Chanteurs* nous offrent peu à glaner pour notre présente étude, car ce chef-d'œuvre d'opéra-comique nous fait voir principalement le côté journalier des choses de ce monde ; la part de l'idéal se retrouve particulièrement dans la musique qui est un des plus riches spécimens de composition polyphonique qui ait jamais été conçus. Malgré cela, la pièce contient l'expression poétique d'une idée commune à Wagner comme à Schopenhauer : c'est que si l'on pouvait expliquer la musique, l'essence intime de l'univers nous apparaîtrait claire immédiatement. Dans le même sens Shakespeare nous dit :

« Pas une de ces sphères que tu regardes, même la plus petite,
 Qui dans son mouvement, ne chante comme un ange
 De douces harmonies aux chérubins aux jeunes yeux.
 Une telle musique est aussi dans les âmes immortelles ;
 Mais, tant que cette boueuse enveloppe de décrépitude
 L'enclot grossièrement, nous ne pouvons pas l'entendre. »

C'est ce que symbolise le récit que Walther fait de la vision entrevue par lui dans le demi-sommeil du matin, moment où nous pouvons combler la lacune qui sépare notre vie astrale de notre vie matérielle et où, très probablement, nous devenons en partie conscients de ce que Kant appelle « la chose en soi ». Il ne peut traduire cette vision que par un chant, et par un chant si bien construit d'après les lignes de la loi musicale que nous pouvons y distinguer la *forme* de ce qui lui a été révélé dans son sommeil. C'est le processus contraire de celui que nous avons vu dans la jeunesse de Wagner : alors, les formes de la musique lui évoquaient des visions symboliques ; maintenant, la vision elle-même se présente la première et se revêt d'une forme musicale pour révéler sa signification intime. Voilà tout le secret des compositions de Wagner ; comme il l'a dit lui-même, quand il voulait écrire la musique d'un quelconque de ses personnages, il s'en imprégnait l'imagination, il entrait dans l'âme de ce personnage, pour ainsi dire, et l'expression musicale découlait d'elle-même. Il a écrit dans ses ouvrages en prose que c'est par l'œil que l'homme externe s'adresse à nous, et par l'oreille, l'homme interne. En dehors de cela, les *Maitres-Chanteurs* dramatisent cette vérité, que l'art doit être libre dans son épanouissement et non enchaîné aux règles des écoles ; et, sans aucun doute, si l'on voulait approfondir davantage la pièce, on y trouverait autant de spiritualité que dans

le reste ; sa musique prouve la vérité de cette assertion. Mais la question du mysticisme de la musique wagnérienne m'entraînerait bien au delà des limites de cet article, car je suis persuadé qu'elle renferme une révélation des secrets d'un monde supérieur au nôtre.

Je me vois obligé de passer en quelques mots sur *l'Anneau du Nibelung*, où abondent le mysticisme, la métaphysique et la magie ; j'espère pouvoir traiter ce sujet en quelque occasion future. La pièce, par suite de ses dimensions, prend quatre nuits pour l'exécution ; elle contient l'essence de toute la mythologie scandinave ; c'est pourquoi il serait impossible de lui rendre pleine justice en l'analysant d'un coup d'œil rapide, comme je l'ai fait pour les ouvrages déjà cités, dont j'ai donné simplement quelques aperçus dans l'espoir de pousser les théosophistes à étudier plus intimement la question à sa source. Un fait remarquable se présente au sujet de ce chef-d'œuvre : Wagner n'avait jamais lu ni entendu une ligne de la philosophie de Schopenhauer — philosophie qui repose largement sur les modes de la pensée orientale — avant d'avoir achevé complètement son poème, et pourtant les idées fondamentales sont identiques à celles de Schopenhauer, bien que l'horizon assombri de ce dernier soit éclairé, chez Wagner, par la promesse d'une joyeuse rédemption.

Le poème — que dis-je ? la musique aussi — est l'histoire de « la descente dans la matière » et de la progression ascendante, sur l'autre arc du cercle, vers un état supérieur de spiritualité ; en d'autres termes, l'histoire du fractionnement de l'universel en individuel et de sa réunification subséquente ; mais une réunification cause de gain, par suite de l'affinement de toute la substance. La musique même qui ouvre ce drame-musique parle un langage assez précis ; nous trouvons là encore, les visions de la jeunesse de Wagner, alors que les octaves, les quintes et les tierces revêtaient des formes visibles. Pendant les quatre premières mesures, nous avons un grand unisson sur mi bémol, représentant le *pralaya*, ou état de repos de l'univers ; puis la quinte se superpose, demeurant le même nombre de mesures ; alors la combinaison monte d'une octave et continue jusqu'à l'apparition de la tierce, et, pendant quarante mesures nous n'entendons que ce simple accord parfait dans tous ses renversements : ce sont les premiers efforts que fait l'universel pour se diviser. Nous voyons encore là le grand principe de la Trinité qu'on retrouve au fond de toutes les religions et de toutes les philosophies dignes de ce nom. Ensuite sont introduites les SEPT (1) notes primitives de la gamme, sans autre accom-

(1) Allusion au principe septénaire qui, comme je le prouverai plus loin,

pagement, pendant 150 mesures, que cet accord sous toutes ses formes. C'est un paradoxe musical qui se termine lorsque, comme par enchantement, sa réelle signification éclaire l'esprit. A partir de ce moment, tout va se subdivisant de plus en plus; l'esprit a fécondé les eaux — et littéralement, car nous sommes au cœur du Rhin — et la vie surgit avec toutes ses variétés. Des élémentaires, comme les Filles du Rhin, apparaissent, puis des dieux, des géants et des nains ou élémentaux, et enfin des hommes. Toutes les passions des mortels sont exposées; ils sont tous plus ou moins remplis du « désir de vivre » et tous condamnés à périr par leur égoïsme, jusqu'à ce que l'Amour, dans son état de purification, l'esprit de fraternité universelle, naisse des cendres du sacrifice de Brännhild qui s'offre dans le feu de Brahm. La nécessité des réincarnations n'existe plus; le monde, le ciel et l'enfer s'effondrent dans le cataclysme final et disparaissent parmi les harmonieux accords de l'hymne de la rédemption par l'Amour. Personne, à moins que ce ne soit un Shakespeare, un Goëthe ou un Eschille, n'a jamais conçu de poëme aussi gigantesque, émouvant en chacun de nous notre être le plus intime par le sentiment de sa vérité, que dis-je ? de sa nécessité. L'union, dans un seul esprit, des dons du poëte et du musicien, portés à leur plus haut degré, a seule pu faire naitre la possibilité d'un pareil chef-d'œuvre au dix-neuvième siècle.

D^r Wm. Ashton ELIJS (M. S. T.).

(A suivre.)

PAUVRES BÊTES

VIVISECTION, ZOOPHAGIE, VÉGÉTARISME (SUITE)

Celui qui s'apprend à voir souffrir les bêtes s'endurcit le cœur et bientôt ne fait plus cas de la souffrance humaine; on le voit écharper

est une des caractéristiques de *Parsifal*. Dans sa description de l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, Wagner, incidemment, nous parle de la période de sept années au bout de laquelle Vanderdecken se sentait toujours poussé à de nouvelles tentatives d'émancipation. Dans l'*Anneau du Niebelung*, nous trouvons également les sept dieux et déesses, Wotan, Fricka, Freia, Erda, Loge, Donner et Froh; ce dernier n'est mis là que pour compléter le nombre mystique, car il ne joue qu'un rôle insignifiant. Les puissances inférieures, élémentaux et élémentaires, géants, nains et nymphes du Rhin, sont également sept en nombre: Fasolt, Fafner, Alberich, Mime, Woglinde, Wellgunde, et Flosshilde, dont ces trois dernières composent le trio d'élémentaires qui commence la pièce.

un homme avec la même désinvolture qu'une grenouille ou qu'un lapin. Nous connaissons un homme qui fut ainsi la victime de son médecin et nous raconta tout ce qu'il souffrit. C'était un athlète donnant des représentations de boxe et de pugilat, il était en même temps maître d'armes. Un jour, à la suite d'un refroidissement, il devint paralytique et ne put plus marcher qu'avec une canne et avec la plus grande difficulté. On lui laboura l'épine dorsale et les jambes avec un fer rouge (inutile et cruel remède!) et son docteur, un savant qui passe pour une autorité, riait en lui criant : Courage ! vous n'êtes donc pas un homme ! Rien n'y fit, bien sûr, et il ne resta à l'acquit du pauvre martyr que le souvenir de sa souffrance et l'indignation. Je priai un magnétiseur de mes amis de s'occuper du pauvre éclopé auquel il alla faire chaque jour une demi-heure de passes magnétiques. Au bout d'un mois cet homme marchait, et il y avait deux ans que son bourreau l'avait abandonné comme incurable !

Pour chasser la souffrance de la surface du globe il faut que l'homme redevienne religieux, c'est-à-dire qu'il se relie par le cœur, l'intérêt et le dévouement à tous les êtres qui l'entourent ; alors, au lieu d'employer sa science à faire du mal, il ne s'en servira plus que pour le bien, que pour augmenter le bonheur et le bien-être de tous ses frères et de tous les êtres qui l'approchent. Il y a un agent mystérieux, divin même, devons-nous dire, que Dieu a donné à tous les êtres de la création pour les relier entre eux et à lui-même, c'est le *magnétisme*. Nous avons fait du magnétisme une étude assez longue et assez sérieuse pour pouvoir affirmer ici que, par lui, on peut guérir toutes les douleurs et toutes les maladies, les plus anciennes comme les plus douloureuses ; ce n'est absolument qu'une affaire de temps et de méthode. Nous-même, qui écrivons ces lignes, nous en sommes un exemple frappant ; accablé de toutes les douleurs, elles ont aujourd'hui toutes complètement disparu et, grâce à des massages et à des passes magnétiques, je suis à peu près guéri d'une ataxie locomotrice, la plus grave et la plus incurable des maladies, à un âge où je ne devais plus avoir aucun espoir de guérison.

Quand Dieu a mis en nous un aussi puissant moyen de combattre le mal, pourquoi donc en aller chercher d'autres dans les entrailles palpitantes d'animaux soumis aux plus atroces tortures ? C'est que, depuis plus de cent ans que cette science bénie du magnétisme court les rues, nos médecins, eux, se drapant dans le manteau de leur infailibilité, en sont encore à la nier. Et cependant, cela est bien certain, par cet agent intelligemment ménagé, on peut guérir toutes les souffrances. Même au point de vue chirur-

gical on peut, en mettant en *catalepsie* la partie qu'on veut opérer, la rendre insensible, arracher des dents sans douleur, etc.....

Il n'est bruit que de la découverte que vient de faire M. Pasteur qui consiste, dit-on, à guérir à jamais de la rage en inoculant à l'homme le virus rabique. Mais le baron Du Potet guérissait aussi de la rage, et cela, par de simples passes magnétiques intelligemment et méthodiquement faites. Cela est si vrai, qu'une dame guérie par lui de cette affreuse maladie ne sut mieux faire, pour lui exprimer sa reconnaissance, que de lui consacrer ses jours, et elle devint madame Du Potet.

Et qui nous dit que cette inoculation du virus rabique, faite sur un homme, n'aura pas d'influences fâcheuses sur les générations futures sorties de cet homme ? Qui nous dit que ses enfants n'auront pas la rage ou toute autre maladie découlant de celle-ci par voie d'évolution ?

* * *

LE VÉGÉTARISME

Mais il n'y a pas que les vivisecteurs qui martyrisent les animaux.

Combien sont en petit nombre ceux qui respectent assez la vie, cette vie universelle répandue partout, pour ne voir dans les êtres inférieurs qui nous entourent que des amis et des auxiliaires auxquels nous devons reconnaissance et soins en retour des services qu'ils nous rendent ! Que de tortures d'un autre genre n'infligeons-nous pas aux animaux pour satisfaire notre gourmandise, par exemple. Ces écrevisses et ces langoustes qu'on fait rougir à petit feu, ces poissons que l'on jette à la poêle au sortir de l'eau, ces volailles, ces charmants petits chevreux à la mine intelligente et fine ; ces veaux longuement saignés ; tout le gibier que l'on tue à la chasse et que l'on rapporte à demi vivant encore au fond de sa gibecière ; les inhumains et sanglants combats de coqs et de taureaux ; ces canards et ces oies au foie desquels on détermine une cruelle maladie pour la confection de pâtés ; tous ces pauvres et charmants oiseaux, ivres de mouvement et de liberté, que l'on tient égoïstement renfermés dans des cages trop étroites, et à qui l'on crève les yeux pour en prendre d'autres au filet ; ces malheureux chevaux qu'on attèle à des voitures trop lourdes, qu'on agonise de coups, qu'on surmène et qu'on utilise encore quand ils sont vieux et n'en peuvent plus..... ne sont-ce point autant de bêtes innocentes livrées au supplice pour la grande satisfaction de nos plaisirs barbares ?

Les vivisecteurs sont en droit de nous traiter aussi de sauvages

et de cruels nous qui, sans nous apitoyer, commettons tant de barbaries chaque jour par gourmandise, par égoïsme et par sottise. Oui cela est vrai, c'est que, de quelque côté que l'homme présente sa face à l'analyse, il apparaît toujours comme un barbare inintelligent et sans cœur. Avant donc de crier contre les autres, commençons par nous amender nous-mêmes.

Pour atteindre ce but il est deux objectifs vers lesquels nous devons diriger nos soins. A ceux qui voudront respecter la vie des bêtes, nous conseillerons de s'appliquer à rendre petit à petit leur régime végétarien. A ceux, au cœur plus dur, qui veulent demeurer carnivores, nous dirons que leur devoir est de veiller à ce que tous les moyens anesthésiques soient employés pour épargner la souffrance des animaux qu'on tue pour la plus grande satisfaction de leur glotonnerie. La *Société protectrice des animaux* leur fournira à ce sujet tous les enseignements et instruments nécessaires.

Mais c'est en l'honneur du végétarisme que nous voulons maintenant écrire.

A qui n'est-il pas arrivé d'être profondément écœuré à l'odeur d'un poulet saignant, d'un lapin écorché, de la simple rencontre d'une charrette d'abattoir?... C'est que la viande n'est pas autre chose que *du cadavre*, et le cadavre est ce qu'il y a de plus répugnant à l'odorat, à la vue, à tous les sens. Supposons qu'après avoir vécu jusqu'à 20 ans d'un régime fructivore et lacté on nous propose tout-à-coup de goûter à cette chose sans nom, immonde et puante, qui est une bête morte... Immanquablement on aurait des nausées. C'est que, *manger de la viande*, c'est une mauvaise habitude que nous avons gardée de ces temps éloignés où les hommes, anthropophages, se mangeaient les uns les autres ; comme cela arrive encore de nos jours.

Le vrai régime qui convient à l'humanité c'est celui qui est naturel au genre anthropoïde, c'est le régime végétal. Redevenir végétariens, voilà le but auquel chacun de nous doit tendre. Depuis plus de quarante ans les Anglais ont fondé à Manchester une association de Végétariens. Ils s'en trouvent fort bien, et ses adhérents se comptent par milliers. Déjà cette société possède des fonds considérables, publie un journal prospère, distribue une masse énorme de brochures, d'imprimés, de livres de propagande. Elle tient des congrès annuels, ouvre des succursales à Londres, à Liverpool, à Birmingham, à Glasgow. C'est que ces esprits avancés ont vite compris que là était la régénération de la société. Le corps, l'âme et l'esprit sont trois entités qui composent l'unité humaine et qui sont toutes trois solidaires entre

elles ; les soins que l'on donne à l'une rejouissent sur les deux autres ; et le corps se purifie en même temps que l'âme et l'esprit s'élèvent.

L'homme est malade de deux manières : *quant à son corps*, par la luxure et par l'abus qu'il fait des aliments et des boissons ; *quant à son âme*, par tous ses défauts, par son fanatisme, ses superstitions et tous ses absurdes dogmatismes. En un mot, toutes les maladies qui accablent si cruellement la pauvre espèce humaine proviennent des excès du corps et de l'âme qui conduisent, d'un côté au vice et à toutes les dégradations individuelles, de l'autre aux luttes sanglantes des religions, aux guerres intestines et internationales.

Tous ces maux seront évités par l'introduction dans nos mœurs d'une réforme alimentaire et d'une hygiène générale bien entendues, et cela dès le bas âge, dans tous les asiles de l'enfance et de la jeunesse, dans les orphelinats, les pensions et les lycées. Il faut substituer, petit à petit, le régime végétarien à l'odieux régime carnivore. Il faut revenir au régime sobre et sain des peuples pasteurs et entrer enfin dans la pratique de cette sagesse qu'ont prêchée les sages de tous les temps. Les végétariens de nos jours ont trouvé une série de dix-huit raisons qui militent en faveur du régime qu'ils préconisent. Les voici :

I. L'homme est naturellement frugivore, comme le singe son parent immédiat dans l'échelle des êtres. Ses dents et tous ses caractères anatomiques sont ceux d'un frugivore. Il possède des canines, mais très rudimentaires. Le singe qui les possède aussi, et plus développées que l'homme, se nourrit exclusivement de noix, de fruits et de graines ; il ne se sert de ses canines que pour briser ou décortiquer ses aliments végétaux ; on peut artificiellement l'habituer à manger de la viande, mais il devient aussitôt plus lourd, plus méchant et moins bien portant qu'au régime végétal. L'homme possède ni le tube intestinal long et compliqué des herbivores, ni l'estomac en forme de sac, l'énorme foie et l'intestin court des carnivores. La conclusion raisonnée à laquelle sont arrivés Gassendi, Linné, Daubenton, Cuvier, Lawrence, Bell, Owen et en général tous les anatomistes, c'est que l'homme est né frugivore. Il est d'ailleurs incontestable, au point de vue chimique, qu'une alimentation purement végétale fournit tous les principes nécessaires à la reconstitution de l'économie ; que les aliments végétaux sont pour l'homme les plus aisément digérés, les plus complètement assimilés, les moins dangereux à tous les points de vue, les plus riches en chaleur et en force.

II. La viande ne contient pas un seul principe assimilable qui

ne puisse être emprunté au règne végétal. C'est un aliment imparfait et incomplet, car il ne contient ni sucre ni amidon. Les grains, les farines et les fruits renferment ces principes indispensables, et de plus les principes azotés de la viande en proportion souvent plus considérable. Les travaux de Liebig ont établi qu'il n'y a aucune différence appréciable entre la fibrine végétale et la fibrine animale, entre l'albumine végétale et l'albumine animale.

III. Dans les conditions mêmes les plus favorables, la viande contient nécessairement des principes impurs et dangereux; pour n'en citer que deux: le sang veineux resté dans les capillaires, et les éléments anatomiques en voie de décomposition au moment de la mort. A ces causes permanentes de danger peuvent venir s'ajouter les virus, les maladies et les parasites qui échappent nécessairement à un examen superficiel et sommaire.

IV. Il est généralement admis qu'un quart au moins des animaux abattus et mis en vente dans les grandes villes sont malades par suite d'alimentation insuffisante ou excessive, ou par suite d'infection. La plupart des maladies du bœuf et du mouton sont transmissibles à l'homme: il suffit d'énumérer le typhus, l'érysipèle, la phtisie pulmonaire, la pleuro-pneumonie, la peste bovine.

V. Tous les végétariens s'accordent à déclarer qu'ils jouissent d'une santé beaucoup meilleure qu'avant de renoncer à la viande. Le régime végétal suffit en beaucoup de cas à guérir la goutte, le rhumatisme, l'épilepsie, la paralysie, les maladies de la peau et éruptions diverses. C'est le plus favorable à la guérison rapide des blessures, traumatismes et suites d'opérations chirurgicales. Il n'y a pas d'exemple d'un végétarien atteint du choléra.

VI. Les dangers de l'alcoolisme ne sont plus à démontrer; or, il est certain qu'au début le goût des boissons alcooliques est généralement proportionnel à la quantité de viande absorbée par le sujet, et il suffit d'amener un alcoolisé à se contenter du régime végétal pour l'amener insensiblement à abandonner sa déplorable habitude.

VII. Le régime végétal est le plus favorable à la pureté des mœurs, à l'élévation de la pensée, à la douceur du caractère, par conséquent à l'harmonie sociale et à la paix. C'est le meilleur pour la santé physique, morale et intellectuelle de l'individu et des nations.

VIII. Le régime végétal est éminemment favorable à la beauté physique, soit en donnant à la physionomie et à l'habitude extérieure du corps un caractère spécial de finesse et de légèreté, soit en communiquant au teint et à la peau un éclat particulier. Adam

Smith a fait remarquer depuis longtemps que les plus belles femmes de la Grande-Bretagne sont les paysannes irlandaises, exclusivement nourries de pommes de terre.

IX. Tous les sentiments élémentaires d'humanité se révoltent à la pensée des spectacles répugnants et des cruautés sans nom dont les abattoirs et les boucheries sont le théâtre.

X. Il est socialement injuste de condamner une classe d'hommes à pratiquer tous les jours, par métier, l'égorgement des animaux de boucherie. Si chacun était obligé de tuer et de dépecer lui-même sa viande, il y a cent à parier contre un qu'on reviendrait unanimement au régime végétal.

XI. Une même étendue de sol peut nourrir un bien plus grand nombre d'hommes, consacrée à la production des céréales et des fruits, que mise en prairie pour l'élevage.

XII. Elle fournit du travail à un plus grand nombre d'hommes dans le premier cas que dans le second.

XIII. Le régime végétal est six ou sept fois moins cher que le régime animal — à égalité de résultats.

XIV. Les animaux les plus forts, les plus courageux, les plus patients, les plus utiles à l'homme comme auxiliaires, ceux qui ont toujours été associés à ses travaux et à ses conquêtes, sont herbivores. Quels services pourraient être mis en parallèle avec ceux du cheval, du bœuf de labour, de l'éléphant, du chameau ?

XV. Les peuples les plus énergiques, les plus laborieux, les plus infatigables, sont ceux où le régime végétal est en honneur. L'Écossais nourri de bouillie d'avoine, l'Irlandais nourri de pommes de terre, sont en moyenne plus grands et plus forts que l'Anglais. Sous les mêmes latitudes, on voit les Esquimaux, mangeurs de viande, réduits à la taille la plus misérable, et les Finnois, presque exclusivement végétariens, atteindre celle des Suédois et des Norvégiens. Le paysan auvergnat, mangeur de châtaignes, l'Italien, mangeur de polenta, le soldat turc, le jardinier chinois, le portefaix algérien, sont célèbres pour leur résistance à la fatigue : ils ne voient pas de la viande trois fois par an. Cobden a dit que la véritable source de la richesse des Français est la soupe maigre.

XVI. Les Spartiates sont restés fameux dans l'histoire pour leur force musculaire, leur énergie morale et leur bravoure. C'étaient des végétariens. Il en était de même des Romains au temps de leur grandeur. La diète végétale faisait partie intégrante de l'entraînement athlétique pour les jeux publics de la Grèce. A peine ces peuples eurent-ils adopté l'usage de la viande qu'ils s'alourdirent et furent subjugués.

XVII. Un très grand nombre d'hommes illustres, parmi les meilleurs et les plus grands, furent des végétariens. Il suffit de rappeler les noms de : Çakya-Mouni, de Pythagore, d'Empédocle, de Platon, d'Epicure, de Sénèque, de Plutarque et de ce parisien avant la lettre, l'empereur Julien; parmi les modernes : de Gassendi, Milton, Newton, Linné, Pope, Rousseau, Voltaire, Chestersfield, Franklin, Bernardin de Saint-Pierre, Shelley, Byron, Struve, Lamartine, Michelet.

XVIII. Etant donné que le régime végétal est le plus naturel, le plus sain, le plus contraire à l'ivrognerie et à tous les vices, le plus favorable au développement des facultés intellectuelles, le plus propre à inspirer l'horreur du sang et de la violence, le plus simple, le moins coûteux, ne pas l'adopter est une folie, peut-être un crime.

..

En songeant au vaste domaine sur lequel l'hygiène étend son empire, il est vraiment triste de voir le rôle infime et presque nul qu'on assigne de nos jours à la plus importante des sciences humaines. N'est-il pas évident qu'à côté du Ministère de l'Instruction publique, chaque état devrait aussi posséder son Ministère de la *Santé Publique*? Chez les Athéniens, Minerve, la déesse de la Sagesse, et Hygée, la déesse de la Santé, furent réunies dans un temple unique et adorées toutes deux sous un même nom, celui de *Minerve hygienne*; c'était la consécration religieuse du saint Hymen de la sagesse et de la santé, car nos pères professaient pour le vieil adage *mens sana in corpore sano*, tout le respect qui lui est dû. En effet, il est bien certain que l'âme est saine quand le corps est sain. Eh bien! c'est cet autel de la santé publique qu'il faut relever de nos jours. Pour atteindre ce but si désirable, il faut satisfaire au programme qui suit :

1° Création d'un *Ministère de la Santé publique* avec un budget suffisant ;

2° *Enseignement obligatoire de l'Hygiène* dans toutes les écoles des deux sexes ;

3° Publication d'un *Moniteur officiel de la Santé* gratuitement distribué dans toutes les communes ;

4° Institution de *conférences* ou cours faits par des médecins rétribués par l'Etat, hommes ou femmes indifféremment ; la femme est meilleur médecin pour les enfants que l'homme ;

5° Proposition d'une *Réforme alimentaire* ayant pour but de substituer le végétarisme au régime carnivore.

Pour résumer ce travail, nous allons mettre en parallèle les

dangers du régime carnivore et les avantages du régime végétarien ; on pourra facilement juger et faire son choix.

DANGERS DE LA ZOOPHAGIE

La chair la plus saine et la plus irréprochable d'un animal qu'on vient d'égorger contient : 1° des matériaux de nutrition momentanément fixés dans le corps de l'animal ; 2° toutes les sécrétions nécessaires aux fonctions de la vie ; 3° enfin toutes les substances mauvaises en voie d'élimination : excréments, sueurs, urines, etc... Donc, il est évident que lorsque nous mangeons de telle chair nous faisons entrer dans notre corps des matériaux usés en voie de décomposition, toutes choses enfin que la nature déclarait devoir être nuisibles et qu'elle allait rejeter hors de ce corps pour le maintenir en bonne santé. Eh bien ! l'homme, inintelligemment vorace, ingère en lui toutes ces substances nuisibles et répugnantes.

Il y a bien plus ! Quand la vie vient d'abandonner ce corps, toutes les forces physiques et chimiques, qui sont autant de fluides de basse nature et vivants, se précipitent à l'envi sur cette proie pour s'en disputer les atomes mourants, sans force et sans vie, en train d'entrer en pourriture. Ces viandes *mortifiées* et souvent *faisandées*, pleines de virus morbides, l'homme les absorbe gloutonnement avec bonheur, et, l'art culinaire et la chimie intervenant, ces pourritures on les désinfecte, on les colore en rose, on les ensevelit sous d'épaisses couches de condiments, on les noie dans de savantes sauces, à la joie et aux applaudissements des gastronomes.

Et l'homme, couvert de pustules et d'abcès de toutes sortes, se plaint et gémit, accusant le créateur, le maudissant finalement et le niant. Il ne comprend pas que, créé libre, il est lui-même l'artisan de tous les maux qu'il accumule autour de lui en abusant grossièrement de cette sainte et noble liberté qui peut faire de lui un Dieu.

Et ces pauvres animaux surmenés, maltraités, torturés, avant et pendant l'abattage, croyez-vous donc qu'ils ne protestent pas ? Si, bien sûr, et leur viande devient tellement malsaine que parfois elle empoisonne. Il se développe dans ces chairs meurtries, affolées de douleur, des virus semblables à celui de la rage.

La zoophagie développe des aptitudes à contracter toutes les maladies, à prendre les épidémies qui règnent ; elle développe, aggrave et multiplie toutes les maladies aiguës et chroniques : goutte, gravelle, pierre, coliques néphrétiques, scorbut, ténia, trichinose, affections vermineuses..., tout vient de là. Supprimez le tourne-broche et l'abattoir, et l'humanité redevient forte et saine.

RICHESSSE DU RÉGIME VÉGÉTARIEN

Le régime végétarien est aussi riche par le nombre des aliments qu'il fournit à l'homme que par la quantité d'éléments nutritifs et assimilables qu'il contient (1). Au point de vue chimique et nutritif, les végétaux sont des aliments *quaternaires*, c'est-à-dire qu'ils renferment les quatre classes de substances nécessaires à l'entretien de la vie. La chair animale, elle, n'est qu'un aliment *ternaire*; elle ne contient pas les substances *respiratoires* qui sont indispensables à l'entretien du sang. La famille des *graminées* seule (*blé, seigle, orge, riz, sorgho*, etc.) peut suffire à l'entretien de l'organisme humain, et une seule de ces céréales, le *blé*, nourrit des populations entières. Toutes, elles contiennent au grand complet tous les éléments de la vie : les substances *azotées* ou protéiques, les substances *respiratoires*, les substances *grasses* et les matières *minérales*. La famille des *Légumineuses* contient plus d'azote que la chair animale : ce sont les *haricots*, les *pois*, les *fèves*, etc.

Il serait trop long de raconter toutes les richesses du règne végétal.

Mais il serait imprudent de passer brusquement du régime carnivore au régime végétal. Il faut apprendre à s'y soumettre petit à petit et se mettre surtout à l'abri des abus. C'est toute une science à laquelle il faut intelligemment s'initier. Mais, une fois l'habitude prise du régime végétarien, on constatera bien vite une amélioration générale dans la santé : les sens deviendront plus délicats, la beauté plus noble et les maladies s'éloigneront d'un terrain où elles ne trouveraient plus rien pour s'alimenter ; le sens moral s'améliorera et les idées sortiront plus pures, plus nobles et plus élevées ; enfin, l'intelligence, devenant plus claire et plus souple, les travailleurs de la pensée se sentiront plus grands et plus puissants.

Le régime végétarien, c'est la misère qui jette son froc aux orties et c'est l'accroissement de l'aisance générale en même temps que de la santé publique.

La question végétarienne se présente au point de vue scientifique sous un aspect plus élevé encore que ce que nous venons de dire. Un jeune savant de nos amis, élève d'Auguste Comte, M. Castro Fernandez, a très sérieusement étudié cette question ;

(1) Nous recommandons à nos lecteurs le petit *Manuel d'hygiène générale et de végétarisme*, publié à Lausanne, par M. Edouard Roux. Prix : 1 franc.

voici la reproduction d'une lettre qu'il nous écrivait tout dernièrement. Cette lettre est d'autant plus intéressante qu'il est lui-même végétarien et qu'il a fait sur sa propre personne une série d'expériences *ad hominem* qui auront pour elles l'autorité de la méthode expérimentale. Voici cette lettre :

Mustapha, 18 décembre 1886.

Cher monsieur René Caillié,

Je vous suppose en possession de ma lettre antérieure. Je vous ai promis de vous entretenir de la question végétarienne. Je m'acquitte à présent en partie. Cette question est d'une importance capitale, surtout pour les occultistes, car, dès que vous admettez l'existence de trois plans : *physique*, *astral* et *intellectuel*, toutes les fonctions de la vie ne sont autre chose qu'une *Nutrition*, c'est-à-dire « le passage d'une certaine quantité de matière d'un degré inférieur dans l'échelle de l'évolution, à un corps d'un degré immédiatement supérieur, pour être assimilée et conséquemment élevée dans la même échelle ». Donc, la nutrition s'opère dans tous les plans et dans tous les règnes. La nutrition est le phénomène, l'évolution est la loi. Vous transformez, au moyen de l'alimentation, le monde physique et votre corps physique, et par une fonction analogue, ou pour mieux m'exprimer, par la même fonction, mais dans des plans différents, vous transformez les *mondes astral* et *spirituel*, c'est-à-dire votre âme et votre esprit. Il serait bien aisé de démontrer les changements physiques, moraux et intellectuels qui se succèdent dans un individu selon la nourriture qu'on lui donne; or, ce ne serait que la démonstration évidente de l'*unité de la substance* et de ses lois. Les sciences occultes nous apprennent que la loi unique est l'évolution qui s'accomplit dans toute la substance, malgré les plans, les états et les règnes différents. Dans les trois plans existent l'élément *subjectif* et l'élément *objectif*, et il y a action et réaction entre eux. La science officielle ne peut méconnaître cette vérité devant les phénomènes de suggestion et d'obsession qui se répètent chaque jour. A notre manière de nous nourrir dans le monde physique correspond une manière parfaitement analogue de se nourrir dans les autres mondes. L'éducation moderne est fautive, de même que notre cuisine et notre régime alimentaire sont faux. « Ce qui est en bas est en haut », sans cela l'unité serait brisée.

Tout système de nourriture par lequel nous arrêtons l'évolution des autres êtres est faux.

La vraie nourriture est celle qui consiste à dépenser le MOINS DE FORCE possible pour attirer une PLUS GRANDE QUANTITÉ DE SUBSTANCE au degré IMMÉDIATEMENT supérieur. (Je dis *immédiatement* parce que la nature ne fait pas de sauts.)

Examinons à la lumière de ces principes le régime frugivore.

Allez dans les bois, à l'air pur et au soleil; cueillez une orange, mangez-la, et, à l'aide de vos lèvres et de votre langue, jetez hors de votre bouche, avec un petit souffle magnétique, les semences amères quo

l'instinct vous défend de manger et qui sont restées dans votre bouche pendant les quelques instants où tout votre organisme jouissait d'une très agréable sensation que je n'oserais qualifier d'exclusivement physiologique. Je vous fais remarquer que la semence est, dans le fruit, l'unique chose qui contient des êtres appartenant au *règne animal*. Je vous décris le phénomène tel qu'il se passe tous les jours, n'est-ce pas? Tout y gagne : le règne animal par la partie de l'orange que vous avez mangée, et au règne végétal vous donnez autant d'arbres que de semences, lesquelles portent votre empreinte magnétique. Qui fait la fécondité de cette empreinte? Toujours est-il certain qu'elle doit être favorable au progrès du règne végétal. Les fruits que, plus tard, donneront ces semences-là auront peut-être une tendance à s'élever et seront pour les générations à venir un aliment plus riche, moralement et physiquement. Ce n'est que juste : le règne végétal vous donne, vous devez donc lui donner. Il produit pour vous, produisez-le donc pour lui. Je trouve que cette simple remarque nous ouvre des horizons tout à fait nouveaux dans la science occidentale et qu'elle nous conduit fatalement à la démonstration du principe : que la *justice et la solidarité sont universelles*, et de plus à celle de la *minima actio* et du *progrès universel*. Inutile d'établir une comparaison entre ce système de nourriture et celui de la viande! Les deux peuvent être désignés par ces deux signes opposés : + et —

Vous connaissez donc un des côtés dont j'envisage la question.

A vous très affectueusement.

Georges CASTRO.

Mais il est temps de terminer un sujet qui demande, pour être élucidé complètement et gagner son droit de cité, une plume plus compétente que la mienne; d'autres viendront traiter dans cette *Revue* la question du régime alimentaire, tant au point de vue de la réforme nécessaire de celui qu'on pratique et qu'on prône de nos jours, qu'au point de vue de la bonté toute spéciale du régime végétarien et, aussi, qu'à ce point de vue tout particulièrement noble et généreux d'amener l'homme à traiter l'animal avec plus de respect et plus d'égards, et d'élever sur un plan plus digne de nous ceux qui, dénués de tout moyen de défense et de protestation, sont pour nous des aides et des auxiliaires indispensables et dévoués dans l'exercice de nos droits de maîtres du monde.

René CAILLIÉ (M. S. T.)

PARTIE LITTÉRAIRE

LE COMTE DE GABALIS

par l'abbé de Villars (suite)

Son action m'effraya, je l'avoue ; mais ce fut bien pis quand je vis que, s'éloignant de moi, il tira de sa poche un papier que j'entrevois de loin qui était assez plein de caractères que je ne pouvais bien discerner. Il lisait attentivement, se chagrinait et parlait bas. Je crus qu'il évoquait quelques esprits pour ma ruine et je me repentis un peu de mon zèle inconsidéré.

Si j'échappe à cette aventure, disais-je, jamais Cabaliste ne me fera rien. Je tenais les yeux sur lui comme sur un Juge qui m'allait condamner à mort ; quand je vis que son visage redevint serein.

— Il vous est dur, me dit-il en riant, et revenant à moi ; il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Vous êtes un vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour être le plus grand Cabaliste de votre siècle. Voici la figure de votre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant et par mon entremise, ce sera quand il plaira à votre Saturne rétrograde.

— Ah ! si j'ai à devenir Sage, lui dis-je, ce ne sera jamais que par l'entremise du grand Gabalis ; mais à parler franchement, j'ai bien peur qu'il sera malaisé que vous puissiez me fléchir à la galanterie Philosophique.

— Serait-ce, reprit-il, que vous seriez assez mauvais Physicien pour n'être pas persuadé de l'existence de ces peuples ?

— Je ne sais, repris-je, mais il me semblerait toujours que ce ne serait que Lutins travestis.

— En croirez-vous toujours plus à votre nourrice, me dit-il, qu'à la raison naturelle, qu'à Platon, Pythagore, Celse, Psellus, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Trismégiste, Nollius, Dornée, Fludd ; qu'au grand Philippe Auréole Théophraste Bombast Paracelse de Honenheim, et qu'à tous nos Compagnons ?

— Je vous en croirai, Monsieur, répondis-je, autant et plus que tous ces gens-là ; mais, mon cher Monsieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons que je ne serai pas obligé de me fondre en tendresse avec ces Demoiselles élémentaires ?

— Hélas, reprit-il, vous êtes libre sans doute, et on n'aime pas

si on ne veut ; peu de Sages ont pu se défendre de leurs charmes : mais il s'en est pourtant trouvé qui, se réservant tout entiers à de plus grandes choses (comme vous saurez avec le temps) n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes.

— Je serai donc de ce nombre, repris-je ; aussi bien ne saurais-je me résoudre à perdre le temps aux cérémonies que j'ai ouï dire à un Prélat qu'il faut pratiquer pour le commerce de ces Génies.

— Ce Prélat ne savait ce qu'il disait, dit le Comte, car vous verrez un jour que ce ne sont pas là des Génies ; et d'ailleurs jamais Sage n'employa, ni cérémonies, ni superstition pour la familiarité des Génies, non plus que pour les peuples dont nous parlons.

Le Cabaliste n'agit que par les principes de la Nature ; et si quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étrangères, des caractères et des fumigations, ce n'est que pour cacher aux ignorants les principes Physiques. Admirez la simplicité de la Nature en toutes ses opérations les plus merveilleuses ! et dans cette simplicité, une harmonie et un concert si grand, si juste et si nécessaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos faibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Disciples que nous ne voulons pas laisser entrer tout à fait dans le Sanctuaire de la Nature, et que nous ne voulons pourtant point priver de la société des peuples Élémentaires, pour la compassion que nous avons de ces mêmes peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composés des plus subtiles parties de la Sphère du feu, congelées et organisées par l'action du feu universel (dont je vous entretiendrai quelque jour), ainsi appelé parce qu'il est le principe de tous les mouvements de la Nature. Les Sylphes, de même, sont composés des plus purs atômes de l'air, les Nymphes, des plus déliées parties de l'eau, et les Gnômes, des plus subtiles parties de la terre.

Il y avait beaucoup de proportion entre Adam et ces créatures si parfaites ; parce qu'étant composé de ce qu'il y avait de plus pur dans les quatre Élémens, il renfermait les perfections de ces quatre espèces de peuples, et était leur Roi naturel. Mais dès lors que son péché l'eût précipité dans les excréments des Élémens (comme vous verrez quelque autre fois) l'harmonie fut déconcertée, et il n'eut plus de proportion, étant impur et grossier, avec ses substances si pures et si subtiles. Quel remède à ce mal ? Comment remonter ce luth et recouvrer cette souveraineté perdue ? O Nature ! pourquoi t'étudie-t-on si peu ? Ne comprenez-vous pas, mon fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'homme ces biens qu'il a perdus ?

— Hélas, Monsieur, répliquai-je, je suis très ignorant sur toutes ces simplicités-là.

— Il est pourtant bien aisé d'y être savant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'empire sur les Salamandres, il faut purifier et exalter l'élément du feu, qui est en nous, et relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; et c'est ici l'artifice que tous les Anciens ont religieusement caché et que Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même du mélange des autres Éléments, et étant préparée selon l'art, devient en fort peu de temps souverainement propre à exalter le feu qui est en nous et à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès lors, les habitants de la sphère du feu deviennent nos inférieurs, et ravis de voir rétablir notre mutuelle harmonie et que nous nous soyons rapprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image et au Lieutenant du Créateur, et tous les soins dont les peut faire aviser, le désir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que comme ils sont plus subtils que ceux des autres Éléments, ils vivent très longtemps ; ainsi ils ne se pressent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon fils, si l'aversion que vous m'avez témoignée vous dure jusqu'à la fin ; peut-être ne vous parlerait-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en serait pas de même des Sylphes, des Gnômes et des Nymphes. Comme ils vivent moins de temps, ils ont plutôt affaire de nous ; aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air conglobé, d'eau, ou de terre, et le laisser exposé au Soleil un mois ; puis séparer les éléments selon la science, ce qui surtout est très facile en l'eau et en la terre. Il est merveilleux quel aimant c'est, que chacun de ces Éléments purifiés pour attirer Nymphes, Sylphes et Gnômes. On n'en a pas pris si peu que rien tous les jours pendant quelques mois que l'on voit dans les airs la république volante des Sylphes, les Nymphes venir en foule au rivage, et les Gardiens des trésors étaler leur richesses. Ainsi sans caractères, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage qu'ils savent bien qui est plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses enfants à réparer les Éléments par les Éléments. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'homme recouvre son empire naturel et peut tout dans les Éléments, sans Démon et sans art illicite. Ainsi vous voyez, mon

fil, que les Sages sont plus innocents que vous ne pensez. Vous ne me dites rien...

— Je vous admire ! Monsieur, lui dis-je, et je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir distillateur.

— Ah ! Dieu vous en garde, mon enfant, s'écria-t-il, ce n'est pas à ces bagatelles-là que votre Nativité vous destine. Je vous défends au contraire de vous y amuser ; je vous ai dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages, et d'infiniment plus glorieux et plus agréables, par des procédés bien autrement Philosophiques. Je ne vous ai décrit ces manières que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie.

— Grâce à Dieu, Monsieur, répondis-je, je n'ai plus tant de peur que j'en avais tantôt, et quoique je ne me détermine pas encore à l'accommodement que vous me proposez avec les Salamandres, je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'apprendre comment vous avez découvert que ces Nymphes et ces Sylphes meurent.

— Vraiment, repartit-il, ils nous le disent, et nous les voyons mourir.

— Comment pouvez-vous les voir mourir, répliquai-je, puisque votre commerce les rend immortels.

— Cela serait bon, dit-il, si le nombre des Sages égalait le nombre de ces peuples ; outre qu'il y en a plusieurs d'entre eux qui aiment mieux mourir que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux qu'ils voient que les Démons le sont. C'est le Diable qui leur inspire ces sentiments, car il n'y a rien qu'il ne fasse pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par notre alliance. De sorte que je regarde, et vous devez regarder, mon fils, comme une tentation très pernicieuse et comme un mouvement très peu charitable, cette aversion que vous y avez.

Au surplus pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez, qui est-ce qui obligea l'Oracle d'Apollon de dire que tous ceux qui parlaient dans les Oracles étaient mortels aussi bien que lui, comme Porphyre le rapporte ? Et que pensez-vous que voulût dire cette voix, qui fut entendue dans tous les rivages d'Italie, et qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouvèrent sur la mer ? **LE GRAND PAN EST MORT.** C'était les peuples de l'air qui donnaient avis aux peuples des eaux, que le premier et le plus âgé des Sylphes venait de mourir.

— Lorsque cette voix fut entendue, lui dis-je, il me semble que le monde adorait Pan et les Nymphes. Ces Messieurs dont vous me prêchez le commerce, étaient donc les faux Dieux des Païens ?

— Il est vrai, mon fils, repartit-il, les Sages n'ont garde de

croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux et trop faible pour avoir jamais eu ce plaisir et cette autorité, mais il a pu persuader ces hôtes des Eléments de se montrer aux hommes, et de se faire dresser des Temples ; et, par la domination naturelle, que chacun d'eux a sur l'Elément qu'il habite, ils troublaient l'air et la mer, ébranlaient la terre et dispensaient les feux du Ciel à leur fantaisie ; de sorte qu'ils n'avaient pas grand'peine à être pris pour des Divinités, tandis que le Souverain Etre négligea le salut des Nations. Mais le diable n'a pas reçu de sa malice tout l'avantage qu'il en espérait : car il est arrivé de là que Pan, les Nymphes et les autres peuples élémentaires ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour (car il vous souvient bien que chez les Anciens, Pan était le Roi de ces Dieux qu'ils nommaient Dieux Incubés, et qui recherchaient fort les filles), plusieurs des Païens sont échappés au Démon et ne brûleront pas dans les Enfers.

— Je ne vous entends pas, Monsieur, repris-je.

— Vous n'avez garde de m'entendre, continua-t-il en riant et d'un ton moqueur, voici qui vous passe, et qui passerait aussi tous vos Docteurs qui ne savent ce que c'est que la belle Physique. Voici le grand Mystère de toute cette partie de Philosophie qui regarde les Eléments, et qui sûrement ôtera (si vous avez un peu d'amour pour vous-même) cette répugnance si peu Philosophique que vous me témoignez pour aujourd'hui. Sachez donc, mon fils, et n'allez pas divulguer ce grand Arcane à quelque indigne ignorant, sachez que comme les Sylphes acquièrent une âme immortelle par l'alliance qu'ils contractent avec les hommes qui sont prédestinés, de même, les hommes qui n'ont point de droit à la Gloire éternelle ; ces infortunés à qui l'immortalité n'est qu'un avantage funeste ; pour lesquels le Messie n'a point été envoyé...

— Vous êtes donc Jansénistes aussi, Messieurs les Cabalistes ? interrompis-je.

— Nous ne savons ce que c'est, mon enfant, reprit-il brusquement, et nous dédaignons de nous informer en quoi consistent les sectes différentes et les diverses religions dont les ignorants s'infatent. Nous nous en tenons à l'ancienne religion de nos pères les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruisse un jour. Mais, pour reprendre notre propos, ces hommes de qui la triste immortalité ne serait qu'une éternelle infortune, ces malheureux enfants que le souverain Père a négligés, ont encore la ressource qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les peuples élémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité ; s'ils sont prédestinés, ils ont le plaisir de mener

au Ciel, en quittant la prison de ce corps, la Sylphide ou la Nymphé qu'ils ont immortalisée; et s'ils ne sont pas prédestinés, le commerce de la Sylphide les délivre des horrenrs de la seconde mort.

Ainsi le Démon se vit échapper tous les Patens qui s'allièrent aux Nymphes. Ainsi les Sages ou les amis des Sages, à qui Dieu nous inspire de communiquer quelqu'un des quatre secrets élémentaires que je vous ai appris à peu près, s'affranchissent du péril d'être damnés.

— Sans mentir, Monsieur, m'écriai-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, et trouvant à propos de différer de lui dire à plein mes sentiments jusqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de la Cabale, que je jugeai bien par cet échantillon devoir être fort bizarres et récréatifs, sans mentir, vous poussez bien avant la Sagesse, et vous avez eu raison de dire que ceci passerait tous nos Docteurs. Je crois même que ceci passerait tous nos Magistrats, et que s'ils pouvaient découvrir qui sont ceux qui échappent au Démon, par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendraient les intérêts du Diable contre ces fugitifs et leur feraient mauvais parti.

— Aussi est-ce pour cela, reprit le Comte, que je vous ai recommandé, et que je vous recommande saintement le secret. Vos Juges sont étranges! Ils condamnent une action très innocente comme un crime très noir. Quelle barbarie d'avoir fait brûler ces deux prêtres que le Prince de la Mirande dit avoir connus, qui avaient eu chacun sa Sylphide, l'espace de quarante ans! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier qui avait travaillé à immortaliser un Gnôme durant trente-six ans! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de sorcière, de prendre sujet de son aventure, d'autoriser les chimères populaires touchant les prétendus Sorciers, par un livre aussi impertinent que celui de sa République est raisonnable.

Mais il est tard, et je ne prends pas garde que vous n'avez pas encore mangé.

— C'est donc pour vous que vous parlez, Monsieur, lui dis-je, car pour moi je vous écouterai jusqu'à demain sans incommodité.

— Ah! pour moi, reprit-il en riant et marchant vers la porte, il paraît bien que vous ne savez guère ce que c'est que la Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, et jamais pour la nécessité.

— J'avais une idée toute contraire de la Sagesse, répliquai-je; je croyais que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la nécessité.

— Vous vous abusiez, dit le Comte ; combien pensez-vous que nos sages peuvent durer sans manger ?

— Que puis-je savoir, lui dis-je ; Moïse et Elie s'en passèrent quarante jours, vos Sages sont sans doute quelques jours moins.

— Le bel effort que ce serait ! reprit-il ; le plus savant homme qui fut jamais, le Divin, le presque adorable Paracelse assure qu'il a vu beaucoup de Sages avoir passé vingt années sans manger quoi que ce soit. Lui-même avant qu'être parvenu à la Monarchie de la Sagesse, dont nous lui avons justement déferé le sceptre, il voulut essayer de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demi-scrupule de Quinte-essence solaire. Et si vous voulez avoir le plaisir de faire vivre quelqu'un sans manger, vous n'avez qu'à préparer la terre comme j'ai dit qu'on peut la préparer par la société des Gnômes. Cette terre appliquée sur le nombril et renouvelée quand elle est trop sèche, fait qu'on se passe de manger et de boire sans nulle peine, ainsi que le véridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve pendant six mois.

Mais l'usage de la Médecine Catholique Cabalistique nous affranchit bien mieux de toutes les nécessités importunes, à quoi la Nature assujettit les ignorants. Nous ne mangeons que quand il nous plait ; et toute la superfluité des viandes s'évanouissant par transpiration insensible, nous n'avons jamais honte d'être hommes. »

Il se tut alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nos allâmes au village prendre un léger repas suivant la coutume des Héros de Philosophie.

(A sucre.)

L'IDOLE DE BOUE

Comme un grand chêne auguste au front plein de mésanges
 Lance des chants d'amour aux vallons réjouis,
 Le poète Azaron chantait dans les louanges
 Ses strophes de lumière aux peuples éblouis.

Un jour — ses yeux brillaient comme un foyer de forge —
 Azaron tressaillit dans son cœur exalté :
 Tous les astres des cieux lui chantaient par la gorge
 Harmonieusement une hymne de clarté.

Un chef-d'œuvre éclatait dans son front plein de lave.
 Rompez-vous, tous les fronts ! brisez-vous, tous les luths !
 L'Ame de l'Univers a dit par sa voix grave
 Les vers définitifs qu'elle ne dira plus.

C'était un grand chœur lent plein de harpes de rêve,
 Tout lumineux de joie et tout voilé de pleurs,
 Un grand chœur où passaient, brillaient, fleuraient sans trêve
 Tous les rayons du ciel, tous les parfums des fleurs.

Azaron exulta de triomphe et de gloire.
 Il s'entendit louer, il s'entendit bénir,
 Il vit, comme un soleil dorant une île noire,
 Son poème d'aurore éclairer l'avenir.

Il gravit un mont âpre à fauve dentelure,
 Puis, fier, jeta sa lyre et ses pipeaux brisés.
 Il était jeune, et vierge, et dans sa chevelure
 Les brises du printemps murmuraient des baisers.

Et dominant les mers, les plaines, les montagnes
 Qui pleuraient dans le soir des fleuves de vermeil,
 Azaron dit alors — et les fleurs des campagnes
 Se tournèrent vers lui comme vers le soleil —

« Puisque mon nom vainqueur rayonne dans l'Histoire,
 Puisque j'ai tout maudit et chanté tour à tour,
 Je veux tout le bonheur après toute la gloire :
 J'ai l'immortalité, je veux avoir l'amour.

« Viens, je t'évoque, Esprit créateur de la Terre !
 Toi qui brodes les fleurs avec tes doigts pieux,
 Toi qui prends dans le ciel frissonnant de mystère
 Des parcelles d'azur pour en faire des yeux,

« O Toi qui, pénétrant la fange d'étincelles,
 Couvres le globe heureux de miracles vivants,
 Toi qui fais les chansons, les couleurs et les ailes,
 Et qui mets la pensée en nos cerveaux fervents,

« Toi qui sculptes les monts, découpes la feuillée,
Esprit trois fois maudit, hélas ! et trois fois cher
Qui me créas d'un peu de boue ensoleillée,
Et créeras de la boue un jour avec ma chair,

« Oh ! je t'adjure, viens ! Dieu descend dans mes moelles !
Et ma voix est puissante ! Et je sens dans mon front
Jaillir des chants dorés comme des chœurs d'étoiles !
Et l'univers immense est tout en Azaron !

Et tu doit m'obéir ! Viens, mon être s'embrace !
Apporte les trésors de ton antre enchanté !
Prends dans les flancs émus de la Terre en extase,
Tous les germes épars de grâce et de beauté !

Et brasse, mêle, moule, anime la Matière !
Fais de la chair, limon ! fais des prunelles, jour !
Et que le globe enfante une Ève de lumière !
Un chef-d'œuvre de Femme éclos pour mon Amour !

« Qu'elle soit belle, et tendre, et pure, et charmeresse !
Et que les lis jaloux attestent sa blancheur !
Et que tous les bourgeons lui donnent leur tendresse,
Et que tous les printemps lui versent leur fraîcheur !

« Fais-la belle ! oh ! bien belle ! Et qu'ainsi qu'un calice,
S'ouvre un cœur ingénu dans son corps radieux !
Fais-la si belle, Esprit, que l'étoile pâlisse
Sur elle, et que la fleur ait honte sous ses yeux !

« Afin qu'éperdument, grave, immobile et blême
Comme un pâle fakir aux bras pétrifiés,
Azaron à genoux l'admire, Azaron l'aime,
Jusqu'à ce que son cœur croule en cendre à ses pieds »

Et l'Ame de la Terre ayant ouï ces proses,
Azaron, tressaillant d'un espoir sans pareil,
Vit les monts s'exalter au sein de brumes roses
Commes des moines roux encensant le soleil.

*Et soudain il frémit. O terreur planétaire !
Le ciel incendié fleurit comme un vitrail.
Azaron sent le ventre auguste de la Terre
Trembler sous lui dans un mystérieux travail.*

*Et l'on entend mugir des bois, craquer des marbres,
Et des mers enserrer leurs îles en hurlant ;
Et les monts, et les fleurs, et les nids, et les arbres
Semblent fraterniser dans un baiser sanglant.*

*Et les coteaux velus ont des frissons de hanches.
Et le globe s'entrouvre, et vomit, anxieux,
Des ébauches de mains qui sont d'anciennes branches,
Des ruines de fleurs qui sont de futurs yeux.*

*Oh ! creuset bouillonnant des âmes et des formes !
Rayons, neiges, parfums, couleurs, murmures, vents !
Oh ! toute la matière où, de ses bras énormes,
Dieu forge à coups vermeils des houles de vivants !*

*Les roses sont des chairs, les seins sont des corolles.
Azaron voit dans l'air tout ruisselant de feux,
Le soleil fondre en sang, et la brise en paroles,
Et les saules mourants esquisser des cheveux.*

*Tout tourbillonne, tout tressaille. A folles ailes,
Des esprits semblent prendre, avec leurs vagues mains,
Des sourires au ciel, de la grâce aux oiselles,
Et des carnations suaves aux jasmins.*

*Alleluia ! L'Idole éclôt ! Un long tonnerre
Annonce sa venue au ciel épanoui !
Un front s'ébauche, un sein s'arrondit... Et la Terre
Vomit un corps de neige au Soleil ébloui !*

*Alleluia ! Le sol palpite ! Elle est éclosé !
Elle monte ! et l'éther retentit, plein de luths !
Et vers ses pieds de lune issus d'un brouillard rose
Tous les arbres des bois lèvent leurs bras feuillus !*

Azaron, elle est blanche ! Azaron, elle est belle !
 Pleure d'extase ! elle est pour toi ! son front sourit !
 Elle t'ouvre ses bras d'aurore, elle t'appelle !
 Et la rose d'amour de ses seins nus fleurit !

Azaron sanglota longtemps dans la poussière.
 « Oh ! pitié ! clama-t-il, pitié, ciel radieux !
 Je suis heureux, je suis tout joie et tout lumière,
 Et ce sont des soleils qui fondent par mes yeux !

« Je sens le paradis en mon âme descendre.
 J'ai tant d'ivresse au cœur, tant de bonheur au front,
 Que les brins d'herbe obscurs qui naîtront de ma cendre,
 O Dieu ! seront heureux encore, et vous loueront ! »

Il se leva. La brise était pleine de râles.
 Les lianes pressaient les arbrisseaux tordus.
 Et les monts rayonnant de splendeurs vespérales
 Enfonçaient des pics d'or dans les cieux éperdus.

Il s'élança. L'Idole approchait. Les ramées
 Saluaient sa venue. Un coteau l'encensa.
 Il vit ses cheveux noirs pleins de nuits parfunées,
 Il vit ses yeux, il vit sa bouche... Il s'élança !

Elle enthousiasmait l'herbe sous ses pieds roses.
 L'orgue de l'Océan chantait pour la bénir.
 Les vents imprégnés d'elle allaient aux champs moroses
 Semer, ivres d'amour, les fleurs de l'avenir.

Et ses deux seins semblaient deux étoiles unies.
 Et, fleurissant sous eux comme un arbre nouveau,
 Azaron entendait, envahi d'harmonies,
 De grands oiseaux de pourpre éclore en son cerveau.

Vertige ! Il s'approcha de l'Idole immobile.
 Et pâle, fou, tremblant, il lui dit : « Oh ! avoir,
 Avoir cent mille bras pour t'êtreindre, cent mille
 Lèvres pour te baiser, cent mille yeux pour te voir ! »

Tous les transports du globe étaient dans ses entrailles.
 Il prit l'Idole blanche et douce, et l'enlaça.
 Mais alors il frémit. Et, comme des broussailles,
 Sa longue chevelure en feu se hérissa.

L'Idole entre ses bras s'éroulait toute en boue!
 En boue, en pourriture, en putride liqueur!
 Boue en son front, boue en ses yeux, boue en sa joue!
 Et des larves de nuit fourmillaient dans son cœur!

« Anathème! l'Idole est croulée! Anathème! »
 Chancelant, Azaron pleura sur ses débris.
 Et ses lèvres pourtant disaient encor « Je l'aime! »
 A la fange, et ses bras serraient les flancs pourris!

Puis surmontant ses pleurs et domptant ses nausées,
 Il partit. Dans la mer aux flots mélodieux,
 Un volcaïn morne, ouvrant trois gueules embrasées,
 Crachait des blocs de soufre à la face des cieux.

Alors, glaçant l'écho de sa voix caverneuse,
 Azaron dit: « Quel ange ou quel démon d'effroi
 T'a fait crouler en boue, Idole lumineuse?
 Et les foudres du ciel répondirent: — C'est toi!

« Le Poète est le fils des Astres grandioses.
 Ses rêves sont trop hauts sur un monde trop bas.
 Laisse croître au Vallon les femmes et les roses;
 Adore les toujours et ne les cueille pas! »

Jean RAMEAU.

PENSÉES

Tout comprendre c'est tout pardonner. (*Madame de Staël.*)

..

Les organes sont des cages nécessaires où sont enfermés les êtres rudimentaires jusqu'à ce qu'ils soient garnis de toutes leurs plumes. (*Ed. Poe.*)

Les hommes étudient pour connaître; les petits hommes pour se faire connaître. (*Pensée chinoise.*)

..

Vous croyez à la physique ? Mais votre physique commence comme la religion catholique, par un acte de foi. (*H. Balzac.*)

FAITS ET NOUVELLES

Une nouvelle force. — On lit dans la *Revue Scientifique* du 21 mai la communication très intéressante qui suit. Nous disons *nouvelle force* pour messieurs les savants, mais cette force est parfaitement connue des occultistes. Si l'on dispose un pendule, formé d'un petit cylindre creux ou plein, en ivoire, de 25 millimètres de longueur et de 5 millimètres de diamètre environ, suspendu, suivant son axe, par un cheveu ou un fil de soie d'un seul brin, qu'on le place bien à l'abri des moindres mouvements de l'atmosphère, et qu'on approche doucement du premier cylindre un second cylindre semblable ou quelque autre objet plus mince, voire même un cheveu, tenu à la main, jusqu'à un millimètre environ de sa surface, on observerait, selon M. J. Thore, les phénomènes suivants :

Le cylindre suspendu se met à tourner, et sa rotation se fait de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant que le corps tenu à la main est à sa droite ou à sa gauche. — La nature de la substance des deux cylindres et leur masse sont sans effet sur la production du mouvement. — La vitesse de rotation est fonction de la longueur des cylindres, de leur rapprochement et du diamètre du premier cylindre. — Des écrans, placés entre l'appareil et l'expérimentateur, troublent le mouvement. Ils sont sans influence s'ils sont placés latéralement, ou bien au-dessus ou au dessous. Un écran demi-cylindrique, placé vis-à-vis de l'expérimentateur, le pendule étant au milieu, renverse le sens de la rotation. — La vitesse de la rotation varie avec les expérimentateurs, et, pour une même personne, selon les jours et les heures. — Si deux personnes se placent vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du pendule, et qu'elles tiennent le cylindre fixe avec les mains opposées, on observe toujours de fortes perturbations dans le mouvement et quelquefois son annihilation complète. — Enfin, quelques autres particularités du mouvement se produiraient encore, suivant la position et la distance des expérimentateurs et de l'objet tenu à la main. M. Thore voit dans ces phénomènes la manifestation d'une force jusqu'à présent non étudiée et inhérente à l'organisme humain, sinon à la matière vivante en général. Pour prouver que la rotation du pendule ne peut être attribuée à des influences électriques, l'auteur plonge ces cylindres dans l'eau et constate qu'ils sont aussi actifs après l'immersion qu'avant. Il a aussi trouvé que l'action des pôles d'un aimant sur le pendule est nulle; et enfin, pour montrer que la chaleur est également sans influence, il a approché de son appareil des vases à larges surfaces métalliques, doués d'un grand pouvoir émissif et remplis d'eau bouillante, sans provoquer la moindre modification dans la vitesse ou le sens des mouvements.

Un maire psychologue. — M. W. de Fonvielle a reçu de M. A. Danez, maire de Bordeaux, la lettre suivante, au sujet de l'interdiction des séances publiques de M. Donato. Nous conseillons à ce maire si sage de supprimer les orgues de barbarie et les harpistes italiens, de fermer les théâtres où l'on

joue des drames épileptiques et moraux, et d'arracher des murs de sa cité les affiches du *Petit Journal* ; les médecins ne sauront jamais quels troubles profonds dans les systèmes nerveux ont été causés par tous ces fléaux.

Bordeaux, 24 mai 1887.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 du courant et le volume dont vous m'annoncez l'envoi. J'ai lu avec attention cette intéressante étude, et j'ai trouvé tous les arguments propres à confirmer la décision que j'ai prise.

Le sieur Donato l'a d'ailleurs acceptée sans trop récriminer, et en cela, il a agi prudemment, car ses expériences, qui avaient attiré un nombreux public, ont laissé généralement une impression pénible ; quelques sujets ont éprouvé des accidents qui me faisaient un devoir d'intervenir dans l'intérêt de la santé publique. Ces séances ont en outre provoqué une sorte d'épidémie de magnétisme et d'hypnotisme qui s'est propagée ici avec une rapidité inquiétante et qui pourrait devenir un instrument dangereux dans la main de plus inexpérimentés ou peu scrupuleux. A ces divers points de vue il fallait arrêter le mal et c'est ce que j'ai fait.

La question est plus délicate en ce qui concerne les expériences qui s'abritent dans nos hôpitaux sous l'autorité de la science. Je partage tout à fait votre opinion que les malades de l'Assistance publique ne doivent pas servir à des expériences dont le but n'est pas encore bien défini. Mais telle n'est pas l'opinion de MM. les médecins, et dans cette situation il m'est difficile d'intervenir sous peine de passer pour faire de l'obstruction, ce qui n'est pas mon cas.

Ceci dit, je vous prie, monsieur, d'agréer mes remerciements pour vos intéressantes observations et me croire, etc.

Le mysticisme dans les arts modernes. — On lit dans le *Temps*, sous la signature Hugues Leroux, les lignes fort justes qui suivent : — « Il n'est pas possible de ne pas remarquer au Salon ce réveil de l'idée mystique, mais ce symptôme n'est pas unique : il y en a d'autres et en grand nombre qu'on ne peut méconnaître. Ce fait que les cendres de Rossini sortent de Paris au moment où Wagner s'y installe est un hasard, mais ce hasard est le symbole d'une vérité intéressante : la musique italienne a cessé de nous plaire, la musique allemande triomphe. Et on aurait tort de penser que cette victoire n'est qu'apparente, qu'elle est l'œuvre de quelques mélomanes enragés, une fantaisie de gens riches qui consentent à s'ennuyer par genre et pour s'attirer un bon renom d'amateurs intelligents de musique. Les concerts du dimanche sont assiégés par une foule bigarrée où les petites gens sont le grand nombre, étudiants, employés de commerce, bureaucrates ; tous, avec une fidélité pieuse, viennent écouter, recueillis, cette musique mystique qui les effrayait un peu tout d'abord et où ils se plongent maintenant avec délices. Sûrement, ce qu'ils viennent chercher là, c'est une aile pour leurs confuses rêveries, un rayon qui leur descende dans le cœur et leur éclaire l'âme, quelque chose de fort qui les jette au-dessus d'eux-mêmes, hors d'eux-mêmes. Et ils sortent rassérénés, ayant fait pour la semaine provision d'idéal, d'espérance et d'harmonie, comme des dévots qui sont venus s'agenouiller dans une église et que leur prière a réconfortés.

Eblouissante, spirituelle, passionnée, la musique italienne n'a pas cette gravité religieuse. Elle divertit, elle ne console pas ; aussi les âmes tourmentées de foi et de mystère devaient logiquement se détourner d'une musique où un *Stabat mater* est un chant d'amour, pour aller écouter, dans le *Parsifal*, l'hymne de la consécration.

Une évolution parallèle est en train de se produire dans la littérature, réaction passionnée contre le naturalisme, que la jeune génération se dispose à brûler après l'avoir adoré. »

CONFÉRENCES, THÉÂTRES, CONCERTS

Le Sixième Sens. — Nous avons assisté, le 24 mai, à la séance donnée par M. Osip Feldmann, dans les salons de l'Hôtel Continental. Les expériences furent des plus intéressantes, mais ce qui en ressort de plus clair, à notre humble avis, c'est l'impossibilité absolue, en matière de sciences psychologiques, d'expérimenter en dehors d'un public restreint et compétent. La parfaite bonne foi de l'expérimentateur ressortait de sa maladresse même et de son imprévoyance en fait d'organisation et de mise en scène. M. Osip Feldmann, de nationalité russe, ne parle pas français et l'on dut recourir, au dernier moment, à des interprètes de bonne volonté aussi novices que lui.

Les spectateurs commencèrent par désigner une dizaine de personnes chargées du choix et de la direction des expériences; M. Osip Feldmann fut en outre gratifié de deux surveillants spéciaux. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces expériences, fort mal choisies pour la plupart; il en ressort, toutefois, de la façon la plus évidente, que la transmission de pensée peut s'effectuer en dehors de tout contact, et par conséquent de toutes les vibrations moléculaires de M. Cumberland et consorts qui sont bien dépassés. En outre, la transmission ne se borne pas à des pensées susceptibles d'images ou de représentations graphiques quelconques, elle s'étend, sans contestation possible, à des modes d'être ou d'action. L'expérience la mieux réussie, au point de vue théâtral, fut la découverte, par l'expérimentateur, d'un jeu de cartes caché hors de la salle. Il devait découvrir ce jeu, le rapporter sur l'estrade, en tirer une carte donnée, la déchirer et porter les morceaux à une personne désignée d'avance. Il ignorait bien entendu toutes ces conditions et avait les yeux bandés. Cette expérience compliquée réussit parfaitement tandis que de plus simples échouèrent. M. Lalou, de la France, qui fut chargé de transmettre à l'expérimentateur toute cette série de pensées, certifia publiquement que les conditions avaient été loyalement remplies. Il se produisit alors un enthousiasme indescriptible, au grand ébahissement de ceux qui, croyant comme nous aux manifestations psychiques, ne comprennent pas l'enthousiasme des sceptiques dans une expérience où ils n'ont pas fait preuve de beaucoup d'esprit scientifique. — L. D.

Séances diverses de magnétisme et d'hypnotisme. — Tous les lundis, M. Reyhaud fait à la *Salle des Conférences* du boulevard des Capucines des expériences hypnotiques de toutes sortes. Ses explications sont sobres, sensées et moralisatrices. C'est dans cette salle que M. Poincelot, toujours sur la brèche, frappant le matérialisme avec ses propres armes, a fait les premières conférences qui aient été données sur le magnétisme. Il est fâcheux d'être obligé de constater le petit nombre de personnes qui suivent ces discussions si pratiques et si intellectuelles; les étrangers dominent. Mais aussi, avouons qu'il est dur de payer 3 ou 2 ou 1 franc pour aller cuire dans un semblable four. Nous en savons quelque chose, et, chaque fois, nous constatons, à notre honte de français, le désappointement des étrangers qui se sont fourvoyés dans cette étuve, croyant entrer dans un *hall* respectable.

Un magnétiseur qui nous semble très sérieux, c'est M. Moutin, s'il faut en croire la presse, unanime dans son admiration. Nous ne pouvons en parler, ne l'ayant pas vu. Quant aux séances de M. de Torcy aux Folies-Bergère, un ami, très ferré sur l'hypnotisme, nous a dit qu'elles n'avaient rien à voir avec le magnétisme. Nous croyons effectivement que nous sommes en présence de dompteurs ordinaires, ce qui explique la tolérance de l'administration. D'ici peu, toutes les dompteuses vont se changer en somnambules; on nous a bien appris qu'un nommé Verbeck, prestidigitateur, qui ne croit pas au

magnétisme et a couru toute la France pour démontrer son inanité, fait à Londres, aujourd'hui, les mêmes tours devant de graves Anglais, comme si c'était des expériences d'hypnotisme.

M. Robert ne se présente pas en public ; il fait en petit comité, chez lui, 4, rue de la Michodière, des expériences avec de fort bons sujets qui n'ont pas traîné dans toutes les mains ; ici nous sortons heureusement des régions matérielles.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Un pieux comble. — Dans un long article, paru en février ou en mars 1887, le *Journal de Genève* joint sa voix au concert antithésophique ; c'est son devoir d'organe du cléricalisme protestant et nous aurions mauvais grâce à nous en plaindre. Il serait oiseux d'ajouter que l'écrivain momier ne connaît pas un mot du sujet qu'il traite et qu'il s'ingénie à accumuler les inexactitudes les plus invraisemblables. — Il est une de ses assertions, toutefois, qui amusera nos lecteurs : c'est la désignation de M. Yves Guyot comme un des promoteurs du mouvement théosophique en France. Est-ce une gageure ou une plaisanterie ?

Un Anglais spirituel. — Dans la diatribe publiée par la *Lanterne* sous prétexte de critiquer le *Monde Occulte*, l'auteur a cru très spirituel de transformer le nom de M^{me} Blavatzky en *Blagatzky*. A la vérité, il attribue cet à peu près de haut goût à un Anglais très ferré, parait-il, sur les subtilités de la langue française. Désireuse de s'adjoindre un collaborateur de cette trempe, la rédaction du *Lotus* n'a reculé devant aucun sacrifice pour le découvrir. Elle a réussi, non sans peine. Nous avons alors demandé à ce phénoménal Anglais quel pouvait être, parmi les rédacteurs de la *Lanterne*, l'écrivain assez démocrate pour mépriser la profession de « couturière » et assez bien élevé pour traiter une dame âgée de gros crapaud.

— Je n'en sais ma foi rien, nous répondit-il, mais à en juger par la forme et le fond, l'auteur de l'article est sans doute M. *Ivre-Guyot*. — L. D.

L'Aurore. — Cette Revue, d'après une note d'un de ses rédacteurs parue dans le *Light*, est une « revue théosophico-catholique » ; à défaut de la déclaration de sa directrice, nous avons celle-ci au moins. Nous sommes fixés désormais sur la tendance de l'organe en question ; le catholicisme de l'*Aurore* est un catholicisme parfaitement éclectique et tolérant, mêlé de beaucoup de spiritisme. Ce dernier point ressort des communications que Mme la duchesse de Pomar dit avoir avec les « esprits » ; le premier, de plusieurs articles, un entre autres de M. le duc de Pomar sur le Bouddhisme, où il cite, en l'approuvant, cette belle phrase de Max Muller : « Nous ne saurions réclamer pour le christianisme aucun privilège particulier... » (Mars 1887 ; p. 200). De plus, nous pourrions dire que ce catholicisme est socialiste, car l'*Aurore* a été administrée, par conséquent inspirée par M. Limousin, directeur de la *Revue du mouvement social*, et dans le numéro de mai se trouve une correspondance de M. l'abbé Roca, dont les opinions socialistes avancées sont connues de tout le monde et dont un éloge très caractéristique a été fait dans l'*Intransigeant* de M. Rochefort. Certes, il est beau de voir, à notre époque, le noble faubourg Saint-Germain fraterniser avec les représentants de la démocratie et afficher des opinions religieuses si remplies de tolérance ; cependant nous nous permettrons de dire respectueusement à Mme la duchesse de Pomar qu'elle se trompe en appelant cela du *catholicisme*. Dans le sens exact du mot, elle a raison ; mais en France, depuis bien des années, on ne comprend plus le vrai catholicisme,

et le mot a tellement perdu de sa valeur qu'on ne peut, franchement, l'associer au mot *Théosophie* ; la Théosophie règne au-dessus de toutes les religions, et le catholicisme, tel qu'il est pratiqué en France et compris du peuple français lui-même, n'est plus qu'une farce indigne : tout le monde sait cela ; en Angleterre, on semble l'oublier. Il nous paraît donc que Mme la directrice de l'*Aurore* marche bien isolée dans la voie où elle s'engage. Le lui démontrer est facile. Elle n'a l'approbation d'aucun dignitaire de l'Eglise romaine — dite catholique, — ni d'amis de ces dignitaires ; c'est ainsi que le *Light* du 30 avril 1887 publie la note suivante, qu'on nous prie de reproduire :

« Dans le numéro de mars de l'*Aurore*, revue théosophico-catholique française, sous la direction de Lady Caithness, il est écrit, p. 204, au sujet d'un des auteurs de *The Perfect Way*, que « cet auteur a souvent été appelé à collaborer aux Revues catholiques de l'Angleterre, où ses opinions sont tenues en grande estime par les prélats les plus distingués de l'Eglise ». Les auteurs de *The Perfect Way* déclarent, dans ces colonnes, que le paragraphe ci-dessus est fondé sur une erreur et rédigé de manière à produire une impression erronée, car ils n'ont jamais recherché la sanction, l'approbation ou les encouragements d'aucun prélat ou dignitaire ecclésiastique quelconque, ni ne s'en sont vantés, mais comme il est dit dans la note de la page 146 de leur livre, ont pris et gardé une position de complète indépendance vis-à-vis de toute direction ou obligation ecclésiastique. »

Il nous semble que c'est clair ; c'est même dit en termes un peu énergiques, selon nous. D'autre part, l'*Aurore* ne pourrait nous montrer une seule ligne obligeante d'un journal ou d'une revue catholique ; mais, en revanche, voici l'appréciation des travaux de Mme la duchesse, que nous trouvons dans le *Polybiblion* (revue catholique très sérieuse) d'octobre 1886 : « ... Quand on se regarde avec un œil sain à travers ce kaléidoscope fantastique, on y aperçoit une hypocrite manifestation de l'antichristianisme. » Un peu plus loin, les écrits de Mme la duchesse sont traités de « rêves malsains » destinés à propager des « pratiques coupables ». Somme toute, ce sont « les manifestations extérieures du Satanisme » qui « s'adressent à des hommes rebelles à l'Eglise ». Comme on le voit, d'après cette revue fort sérieuse et relativement tolérante pour un organe catholique, le mouvement théosophico-catholique de Mme la duchesse n'a pas d'adhérents catholiques et ne peut en avoir, à moins qu'elle n'arrive à persuader au pape qu'il est de toute nécessité que le dogme de l'infailibilité et autres *ejusdem farinae* soient biffés.

Quant à l'éminent chanoine, M. l'abbé Roca, qui a voulu souhaiter la bienvenue au *Lotus* et lui donner le « *pax vobiscum* de la fraternité évangélique », nous le remercions ici de ses bonnes paroles que nous trouvons empreintes d'un beau sentiment chrétien, mais non pas catholique, à moins qu'il n'ait l'espoir de reconstituer, lui et Mme la duchesse, le catholicisme vermoulu sur des bases complètement renouvelées. Quelle que soit la ligne de conduite prise par l'*Aurore* et les néo-catholiques, nous apprécions leurs efforts et d'autant plus que leurs pires adversaires sont leurs coreligionnaires, mais le *Lotus*, tout en prenant un grand intérêt aux mouvements religieux de notre époque, plane hors de la région des cultes et des dogmes, dans l'atmosphère pure et introublée de la Théosophie sans épithètes. — F. K. Gaboriau.

La Vie posthume. — Un journal spirité de Marseille, la *Vie posthume*, publie, à la suite d'une lettre de notre rédacteur en chef, quelques commentaires sur lesquels nous devons dire deux mots. Toutes les « pointes » que notre confrère se permet contre la Théosophie dérivent d'une ignorance presque complète de sa part en nos doctrines. Cette ignorance est du reste avouée avec orgueil par l'auteur de l'article : « le sentiment qui nous porte à prendre parti contre les théories théosophiques est moins l'effet d'un examen scientifiquement approfondi que celui d'un invincible instinct ». Prendre parti contre des idées par instinct, n'est-ce pas faire comme le sauvage qui fuit par instinct devant le navire à vapeur dont il ne comprend pas la marche ? L'instinct guidé par la raison, c'est l'intelligence de l'homme, mais l'instinct tout seul

est l'apanage de l'animal ; aussi croyons-nous que l'auteur du passage a mal corrigé ses épreuves, car nous ne voudrions pas, pour tout au monde, pousser l'impolitesse jusqu'à lui attribuer ce mode de perception. M. George se figure que la Théosophie, c'est le passé et rien que le passé, et c'est de là que dérive son ironie à notre égard. Mais la Théosophie, c'est la synthèse de tout ce qui est vrai, et le passé a autant de droits à notre admiration que l'avenir. Rejeter en bloc le passé, c'est rejeter des intelligences comme Pythagore, Socrate, Platon et les Alexandrins qui, quoique non spirites, n'étaient pas cependant des imbéciles.

Quant à affirmer que nous ne sortirons jamais des vieilles idées fossiles et incapables de servir à la construction de l'avenir, c'est parler un peu gratuitement. Depuis quand ne peut-on plus construire de maisons neuves avec les vieux matériaux ? Est-ce que le même morceau de pierre ne peut pas servir à bâtir le Parthénon après avoir constitué un mur de chaumière aujourd'hui ruinée ? Les vieilles choses deviennent neuves quand l'architecte a assez de génie pour les faire entrer dans une même synthèse. Il faut savoir allier le passé au présent si l'on veut ne pas tronquer la vérité. — Mais notre confrère marseillais n'est pas arrêté pour si peu. La base du spiritisme, dit-il, c'est le fait : c'est la table qui se lève, c'est le chapeau qui tourne, c'est Châteaubriand qui, une fois décédé, parle comme une portière (Voir le *Livre des Médiums* d'Allan Kardec). Mais ce qui fait marcher tout cela ?

Est-ce encore le fait ? Est-ce le corps astral du médium, un élémental ou un désincarné ? Il me semble que c'est ce qu'il faudrait éclaircir pour montrer la base du spiritisme ! P. M.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Monsieur le marquis ; par Mme Claire Vautier (chez Marpon ; 3 fr. 50). Vitriol parfumé à l'usage des prophètes. Au point de vue littéraire, livre fort bien écrit ; on y reconnaît même, si je ne me trompe, la main d'un homme. Au point de vue de l'intérêt, aucun attrait, sinon pour les amateurs de littérature à personnalités. Au point de vue occultiste, quelques réminiscences d'un spiritisme très primitif et très piétiste, c'est-à-dire haineux. Aujourd'hui qu'on prône très haut les droits de la femme à la vie publique intellectuelle, les quelques spécimens qu'on pourrait citer pour appuyer la thèse sont plutôt faits pour en dégoûter. Le rôle de la femme consiste à traverser la vie de l'homme en y laissant un sillage de lumière, de parfum et de douceur résignée ou fière suivant les cas. On a créé à l'usage des femmes l'art de dissimuler les imperfections corporelles et de paraître adorables, est-ce que le chauffage intellectuel constituerait l'art de faire paraître les dessous de l'Idole ? Quoi qu'il en soit, nous avons lieu d'être satisfait d'avoir lu ce livre, car il nous a fait connaître un ouvrage que nous ignorions : *La Mission des Juifs* par M. de Saint-Yves d'Alveydre, que nous recommandons aujourd'hui à ceux de nos lecteurs qui ne l'auraient pas lu. Nous remercions bien sincèrement M^{me} Vautier de nous avoir signalé ce chef-d'œuvre.

The american journal of psychology. — Cette publication doit paraître à Baltimore (E.-U.) ; elle sera dirigée par G. Stanley Hall, Ph. D., professeur de Psychologie à *John Hopkins University*, et contiendra des articles sur les fonctions des sens et du cerveau, le temps physiologique, la loi psycho-physique, les images et leur association, la volition, l'instinct des animaux, la psychogénèse chez les enfants, l'hypnotisme, etc. Prix de l'abonnement, 3 dollars.

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

— **L'Isis**, branche française de la Société Théosophique, vient de se constituer à Paris. *Président* : L. Dramard. Nous donnerons dans notre prochain numéro de plus amples renseignements. Les personnes qui désirent en faire partie doivent s'adresser au *Président*, 76, rue Claude-Bernard, Paris.

— La loge Blavatsky, de Londres, va éditer une revue mensuelle intitulée : le *Lucifer*.

The Theosophist (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire de Mai** (traduction) : *Les études sur le bouddhisme*, par A.-P. Sinnett (suite). — *Les signes du temps*, par Harij. — *L'esprit et le corps*, par E.-D. Fawcett. — *Kaivalyanavanita*, par Sri Thandavarya Swamigal (suite). — *L'Idéal et le réel*, par Henry Mervyn. — *Le Sabdakalpadruma*, par A. — *La Constitution du Microcosme*, par Subba Rao. — *Ce qui se dit sur les plantes*, par A. Banon. — *Comptes rendus : United*, par H.-P. Blavatsky. — *Les Pères de Jésus*, etc. — *Supplément : la tournée du Président*, etc...

Le Sphinx (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe Schleiden, à Leipzig ; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Mai** (traduction) : *Le Jubilé du bienheureux frère Nicolas de Flue*, par Carl Kiesewetter. — *La force psychique, ou les soi-disant « esprits »*, par Hellenbach. — *La personnalité humaine d'après les données de l'hypnotisme*, par Fr. W. K. Myers. — *Le libre arbitre — La mort*, par Carl du Prel (fin). — *La dissolution du corps astral ; une vision d'Andrew Jackson Davis*. — *La suggestion* (avec gravures), par Gustave Gessmann. — *Notes diverses*.

The Path (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W. Q. Judge ; abonnement 10 fr. — **Sommaire de Mai** (traduction) : *Réincarnation*, par E. D. Walker. — *La doctrine des idées innées*, par E. D. Fawcett. — *Paracelse* (suite), par S. B. — *Notes sur les concepts primaires*, par J. D. Buck. — *Quelques enseignements d'un mystique allemand*. — *Pensées de la solitude* (suite), par Pilgrim. — *Propos d'après-midi*, par Julius.

Le Gérant : F. K. GABORIAU.